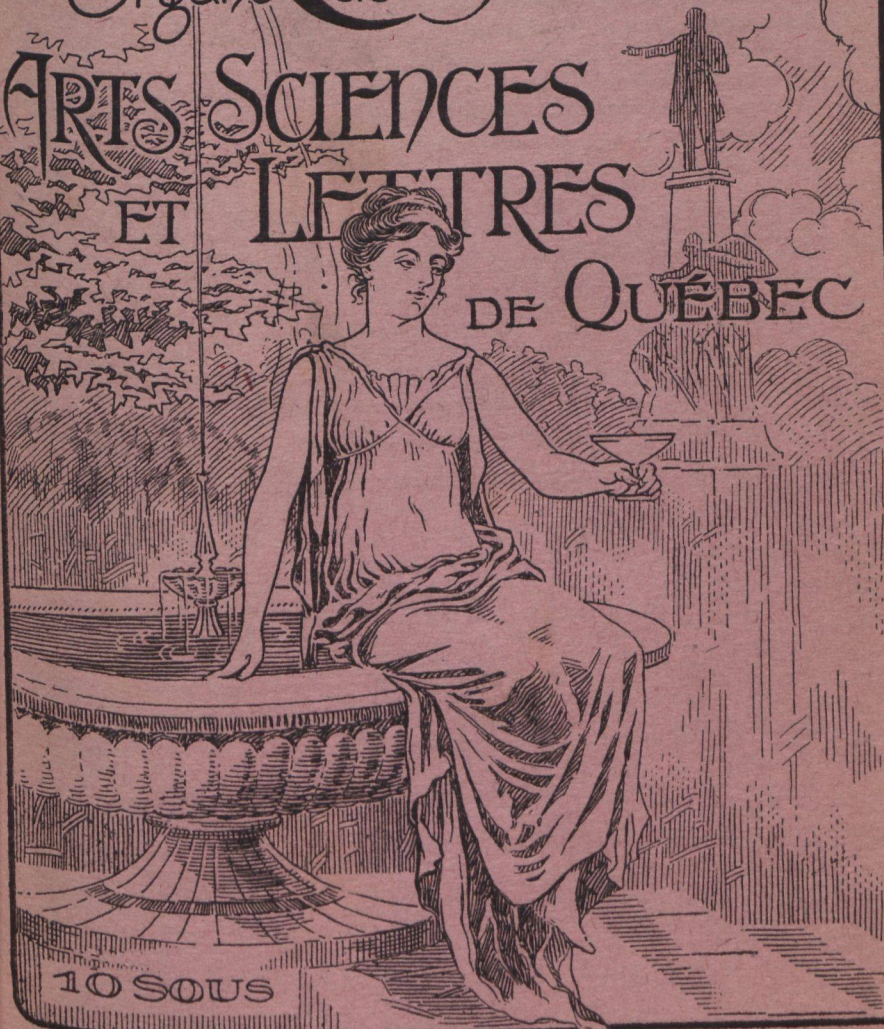


# Le Terroir

Organe de la Société des

ARTS SCIENCES  
ET LETTRES

DE QUÉBEC



10 SOUS



## Sommaire :

	Pages
Encore un mot, Le Terroir.....	273
Ma cigarette, poésie, Alonzo Cinq-Mars.....	276
Souvenirs de guerre, conférence par Lieut.-Col. Henri Chassé, D.S.O., M. C.....	277
Le coin des peintres, Edmond LeMoine, par Hormisdas Magnan.....	293
Le prochain recensement, par G.-E. Marquis.....	297
Revue des Lectures, par Damase Potvin.....	306
Le Sport de Rois.....	320

### GRAVURES

Le Lieut.-Col. Henri Chassé, portrait.....	277
Le Foyer Canadien, tableau.....	294

Abonnement : Un an, \$1.00      Six mois, \$0.50      Etranger, \$1.50  
Taux d'annonces fournis sur demande

Adresse: D. Potvin, Secrétaire de la rédaction, 25, Aberdeen, Québec

# Arthur E. Simard, LL.,L.

NOTAIRE { Agent d'immeubles et  
                  { Prêts hypothécaires

64, rue St-Joseph, QUEBEC.

Tél: { Bureau 2126  
      { Résidence 4586

Bureau du soir: 408, rue St-Jean.

# LE TERROIR

ORGANE DE LA

*Société des Arts, Sciences et Lettres de Québec*

REVUE MENSUELLE

BUREAU  
25, RUE ABERDEEN

## ENCORE UN MOT

Plusieurs de nos abonnés—de la première et de la deuxième année de notre revue—ont entendu notre dernier appel et, sans trop se torturer l'esprit—les méninges, diraient nos ultra-modernes—ont compris qu'une revue comme la nôtre ne pouvait vivre que d'admiration et d'eau fraîche, et ils nous ont adressé un chèque, qui de \$1.00, qui de \$2.00;—ce qui était, à la vérité, pour eux, un bien léger sacrifice, mais pour nous, un plaisir sans égal—Nous les remercions de très-fonds de notre cœur de leur beau geste auquel a particulièrement été sensible notre trésorier. On ne sait pas ce que ces actions si simples du devoir accompli peuvent procurer de jouissances, en particulier aux éditeurs de revues aux prises avec le coût scandaleusement élevé du papier et de la main d'œuvre en typographie; à tel point que nous proclamons Mécène des lettres l'abonné qui nous adresse son modeste chèque de une piastre—dépréciée mo-



mentanément aux Etats-Unis, il est vrai, mais toujours très appréciée chez nous.

Mais, hélas! il y en aura toujours, parmi notre brave et honnête population, qui seront, disons, distraits; ils ont oublié qu'ils sont abonnés au TERROIR depuis un an et demi, sans bourse encore déliée. C'est une distraction qui est très pénible pour notre trésorier qui en est tombé malade de chagrin—il fait accroire que c'est la grippe, pour ne pas être trop dur à ceux qui sont la cause de son état. Le cœur humain—celui des abonnés y compris, naturellement,—peut-il résister plus longtemps à de pareils assauts? Nous avons peine à y croire.

Et c'est grâce à ce doute que nous avons le ferme espoir que dans quelques jours nous recevrons une avalanche de chèques de \$1.00 ou de \$2.00 représentant, pour les uns l'abonnement d'un an au TERROIR, pour les autres l'abonnement de deux ans—1ère année écoulée et 2e année courante.

Et nos imprimeurs—gens pratiques—viennent justement, quelques jours avant la publication du présent numéro de notre revue, de nous avertir qu'à cause d'une nouvelle hausse récente du papier—la 100e ou la 200e depuis trois ans—ils sont obligés de demander plus pour l'impression de notre TERROIR qui est imprimé, s.v.p. à 48 pages sur papier dit "de luxe", lequel papier a monté, au cours des derniers jours de trois sous de plus la livre; ce qui est franchement épouvantable et ce qui peut dégoûter de la vie ceux qui ne sont pas complètement blindés contre ses adversités et contre cette chose atroce qui est le "trust" du papier.

A un imprimeur, l'autre jour, et à un manufacturier de papier, un autre jour, nous avons exprimé notre dégoût en même temps que nos alarmes et que notre rancœur contre



ce prix scandaleux du papier; savez-vous ce que l'un et l'autre ont répondu? Ceci:

“Mais le prix de \$1.00 pour votre revue est ridicule; que ne l'élevez-vous, puisque tout monte?”

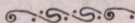
Nous avons fièrement répondu à l'imprimeur et au fabricant de papier:

“Oui, tout monte. . . . “tout casse, tout lasse”—comme dit le poète, mais nous ne voulons monter que dans l'estime de nos abonnés et nous resterons dans leur estime qu'en tenant notre prix ce qu'il est et leur conscience ce qu'elle est; cela nous suffit, monsieur!”

C'est-à-dire que chacun de nos abonnés suive les dictées de sa conscience et nous serons riches.

Fort de cette conviction, nous ne craignons plus rien; pas même qu'une avalanche de billets de \$1.00 nous tombe sur la tête. . . . Et puis que l'on aille pas se tromper d'adresse. Au lieu maintenant de la suivante: Le TERROIR, 14 rue Crémazie, qu'on se présente à l'esprit, constamment, celle-ci qui est la vraie: Le TERROIR, 25 rue Aberdeen. C'est là que réside maintenant votre plus fidèle ami.

Le TERROIR.



## MA CIGARETTE

---

*J'aime ma cigarette et sa fine fumée  
Qui lentement dans l'air s'en va caracolant.  
J'aime en suivre des yeux la spirale embaumée,  
Songeant à ton amour comme elle vacillant.*

*Dans les nuages bleus que fait ma cigarette,  
Ta beauté m'apparaît et je crois la saisir,  
Mais c'est une chimère, et, comme toi, coquette,  
Elle fuit, me laissant seul avec mon désir.*

*Quand je veux attiser le feu qui la consume,  
Sur mes lèvres je sens comme un baiser de toi,  
Et voilà ce qui fait que constamment je fume:  
De t'embrasser de loin, c'est ma manière à moi.*

Alonzo CINQ-MARS

Québec, 1905.



## Souvenirs de Guerre

Causerie du lieutenant-colonel Henri Chassé D.S.O., M.C.,  
du 22e Bataillon, le 5 février, en la salle de l'Académie  
Commerciale, sous les auspices de la Société  
des Arts, Sciences et Lettres

M. le Président,  
Mesdames,  
Messieurs,



**Le Lieut.-Col. H. CHASSÉ**

J'ai hésité longtemps avant d'accepter l'invitation de mes amis de la Société des Arts, Sciences et Lettres de venir leur parler de la guerre. Et cela pour deux raisons. Tout d'abord, je ne suis pas un conférencier, pas même un causeur agréable à entendre; et puis il y en a eu tant de discours sur la guerre que je n'osais pas en prolonger la série. Mais, M. Potvin, l'infatigable secrétaire de la Société, qui vous a réunis ce soir, m'a réitéré tant de fois l'invitation de ses camarades que, devant une pareille insistance, j'ai dû capituler. C'est bien la première fois que cela arrive à un officier du 22ième et vous me pardonnerez si ma timidité... ou mon manque d'habitude m'en font rougir un peu.

Je vous prévient que ce n'est pas une conférence que vous allez entendre. J'évoquerai devant vous des souvenirs de la grande guerre, je vous parlerai surtout de ceux de notre glorieux bataillon canadien-français, avec lequel je suis parti et avec lequel je suis revenu... bien heureux sans doute de revoir notre cher Canada, mais un peu triste en pensant à tous ceux que nous avons laissés là-bas, qui sont morts glorieusement sur cette terre de France que nous avons appris à aimer davantage en nous battant pour elle, à côté de ses vaillants soldats.

Vous me permettez, en commençant, de rendre hommage à la mémoire de ceux de nos frères d'armes que nous avons perdus et à qui le Canada doit une reconnaissance éternelle. Je vous promettais d'évoquer des souvenirs: quel plus beau souvenir que celui de nos morts glorieux. Inclignons-nous devant la beauté de leur sacrifice.

J'ai lu dans un livre intitulé "Chaos et Cabots"—ce n'est pas un souvenir de guerre celui-là—l'histoire d'un acteur qui avait la manie de mêler son nom à tous les grands événements de théâtre. Chaque fois qu'on parlait d'une grande première, d'un beau succès ou d'une célèbre tournée d'adieu, comme Madame Sarah Bernhardt en faisait naguère tous les ans en Amérique, le cabot s'écriait: "J'y étais, moi". Un de ses camarades que tant de prouesses surprenaient un peu, eut l'idée de les noter. Un jour, que quelqu'un venait de rappeler un grand succès théâtral, notre acteur voulut s'écrier encore: "J'y étais", son copain tira de sa poche un petit cahier dans lequel il avait inscrit les cent et quelques triomphes de cet homme modeste et, après avoir fait un rapide calcul il s'écria: "Tais-toi, ne parle plus, t'as cent dix ans, t'es foutu depuis longtemps".

On pourrait appliquer à quelques-uns de ceux qui sont allés en France juste assez longtemps pour perdre... leur modestie, cette anecdote. J'essaierai de ne pas les imiter. Je ne vous parlerai peut-être, cependant, que des choses du 22ième, mais cela ne veut pas dire que nos camarades des autres bataillons n'ont rien accompli. Bien au contraire et ils ont notre plus sincère admiration.

\* \* \*

Je voudrais vous expliquer d'abord—et je crois que la chose est nouvelle—la façon dont se préparait une attaque. Bien entendu, je ne m'occuperai que de ce qui concerne l'infanterie, car il serait trop long de vous dire tout ce que l'on faisait, à la veille d'un combat, dans l'aviation, l'artillerie, le génie, les bataillons de mitrailleuses, les colonnes de munitions, les services de ravitaillement, de communications, d'espionnage, dans le corps médical, à l'état-major, etc., pour assurer le succès d'une opération. Il y avait entre toutes ces branches de l'armée une coopération admirable et c'était là la clé du succès.

Une attaque de tranchées sur une certaine partie du front, disons le front d'un corps d'armée ou d'une division, est préparée de longue main, quand on en a le temps.—Sur le théâtre de la guerre, avant de provoquer le feu de l'ennemi, on répète, comme une troupe qui va affronter les feux de la rampe.

On procède de la façon suivante: L'attaque est décidée et on fixe la partie du secteur où elle éclatera. On essaie de cueillir, par des patrouilles, par des coups de main, quelques bons Fritz qui fournissent parfois des renseignements, mais nous comptons surtout sur nos éclaireurs, sur nos observateurs et nos aviateurs, pour savoir la valeur et le nombre des ennemis qui nous font face. Un bombardement systématique détruit leurs travaux de défense, leurs tranchées et leurs fils de fer barbelés.

Quelques jours avant le déclenchement de l'offensive, les troupes qui doivent y prendre part sont relevées et renvoyées en arrière. C'est le moment des répétitions. Les ingénieurs ont préparé sur un terrain de l'arrière un réplia exact



et à l'échelle du champ de bataille où il faudra rencontrer l'ennemi. Grâce aux prodiges de nos aviateurs, le génie a su la position exacte des tranchées ennemies, qui sont indiquées sur le sol par des galons rouges—une couleur bien choisie car, bientôt ces tranchées seront rougies du sang des Boches. . . . ou du nôtre. Nos tranchées à nous sont indiquées par des galons blancs. Aucun détail n'est omis: les maisons sont indiquées par des petits drapeaux de couleurs variées: c'est magnifique, on se croirait sur un terrain de golf. Et c'est sans doute pour cela que notre brave général Tremblay depuis son retour au Canada est devenu un "golfer" redoutable. Il a joué un si beau rôle en avant, là-bas, qu'il lui a fallu souvent "pratiquer" en arrière.

Nous sommes sur le champ de bataille imaginaire. On joue à l'attaque en supposant des situations qui peuvent se présenter pendant le combat. On suit les galons, comme si on suivait la tranchée; on évite les petits drapeaux ou on les contourne, comme si c'étaient des maisons et que l'ennemi, caché, embusqué dedans, allait nous tirer dessus. D'autres petits drapeaux indiquent quelques-uns des engins que nous rencontrerons: "Attention, ce petit drapeau blanc, c'est un canon, il va vous cracher une saucisse allemande, tâchez qu'elle ne vous attrape pas, car vous y perdrez la tête". "Prenez garde, ce drapeau bleu sur lequel vous avez envie de marcher, c'est une mitrailleuse allemande, elle va vous tuer vingt hommes, passez au loin et plus vite que ça". "Sacrebien, éloignez-vous de ce drapeau rouge que vous croyez inoffensif, c'est une bombe et elle va vous couper les deux jambes".

Au cours de ces répétitions, on voit parfois des choses beaucoup plus sensationnelles que la réalité, surtout quand Fritz a le ventre creux, le jour d'une attaque et qu'il crie "Kamarad" pour venir manger un bon morceau de "bully-beef" du côté des Alliés.

Il y a aussi des incidents très amusants. Ainsi, dans ces exercices préparatoires, quelques-uns de nos hommes ont des rôles tragi-comiques, des rôles à la fois macabres et drôles. Voilà deux mots qui ne vont pas beaucoup ensemble, mais à la guerre, il y a des choses plus extraordinaires que cela. Rien n'est plus bête, par exemple, pour un soldat, que d'être détaillé, selon l'expression employée familièrement, "*pour faire le mort*", pendant un combat simulé, à la veille d'une attaque où il pourrait bien le devenir pour de bon. Nos "morts", dans les répétitions, ne sont jamais très bien traités. Ils servent à l'exercice des ambulanciers et lorsque ces derniers les transportent sur des brancards, ils ne manquent jamais de leur dire, assez bas pour que le colonel et les officiers n'entendent pas: "cré que t'es lourd, espèce de paresseux, j'ai envie de te laisser sur le champ de bataille".

\* \* \*

C'est le commandant du bataillon qui est le metteur en scène et qui dirige

les répétitions. Dès que ses hommes sont un peu entraînés, les critiques arrivent. Ce sont les généraux, les officiers d'état-major qui viennent les voir évoluer et donnent leurs opinions.

Les officiers d'artillerie, les officiers de liaison, qui doivent rapporter les défauts du tir d'artillerie et qui suivent généralement les premières vagues d'assaut, s'exercent aussi avec nous.

Tous les officiers et sous-officiers des bataillons d'infanterie doivent faire une étude approfondie du terrain; ils doivent se familiariser avec les tranchées boches qu'il faudra attaquer et dont ils ont les plans. On sait d'avance les noms des tranchées ennemies. Tel commandant de compagnie doit savoir que pour se rendre au tunnel "*Zwischen Stellung*", il faut passer par la tranchée "*Grenadier Graben*". Car les tranchées boches ont leurs petits noms comme les nôtres.

Le 22ième a habité la tranchée "Québec", qui n'avait rien du confort du Château ou d'un dortoir de l'Académie Commerciale; la tranchée C. P. R. et la tranchée Grand-Tronc, où le luxe des wagons-lits de nos grands chemins de fer manquait un peu.

Dans le secteur de Méricourt, près de Lens, nos tranchées portaient les noms de quelques-unes des grandes actrices anglaises. Nous logions chez "Teddie Gerrard". "Gladys Cooper", "Peggy Kurton", "Doris Keane"; au risque d'encourir les fureurs d'un roi... détrôné, quelques-uns de nos compagnons habitaient chez "Gaby Deslys". Honni soit qui mal y pense, car on y dormait tout aussi mal que chez "Teddie Gerrard".

On pouvait lire quelquefois, dans les ordres régimentaires, des choses amusantes comme ceci: "La compagnie A devra envoyer demain un détachement de cent hommes à l'intersection de "Doris Keane" et de "Gladys Cooper"... et il ne s'agissait pas d'une promenade sur le Piccadilly de Londres ou la Terrasse de Québec.

A Bully-Grenay, nos amis les Anglais avaient traduit de façon originale les noms des tranchées que les Français avaient occupées avant eux. Le "Boyau Bouillon" était devenu, sous le régime anglais, le "Bovril Alley", et la tranchée "Machnese"—nom d'une ville de Tunisie ou du Maroc, avait été rebaptisée "Mechanics Trench".

Avant l'attaque, nous recevions, après avoir bien étudié notre terrain, des instructions sur tout ce que l'on peut imaginer. Les ordres d'opération étaient volumineux; on n'oubliait aucun détail. On n'omettait même pas de nous indiquer les endroits où l'on avait choisi les cimetières. On nous disait même que des fosses pourraient contenir six cadavres. Ce n'était pas très gai. On nous indiquait ces endroits sur la carte. Un jour, je me permis après avoir reçu ces indications, de demander si les fosses pouvaient vraiment contenir six hommes de ma taille. Le commandant n'osa pas me répondre.

La veille de l'attaque, on distribuait aux hommes tout le matériel qu'il faut,



100 cartouches supplémentaires, des bombes, des fusées éclairantes, de l'eau, des rations, du chocolat, des chaufferettes, des grenades, des bas, des disques d'identité, etc.

Quatre officiers par compagnie—le commandant et trois lieutenants—et 650 hommes en tout prenaient part à l'attaque. Les officiers devaient porter, pour la circonstance, le même uniforme que le soldat, mais je n'ai pas connu au 22<sup>ème</sup> un seul officier qui ait obéi à cet ordre. "Nos officiers ne voulaient pas se conformer à cet ordre, tous, ils préféraient aller au feu en tenue réglementaire. Je me souviens que, la veille de l'attaque de Vimy, un groupe d'officiers avaient revêtu leurs plus beaux uniformes, avaient chaussé leurs bottes les mieux astiquées et se disaient en riant: "Comme ça, nous mourrons endimanchés".

Mesdames et messieurs, vous avez, dans ces petits détails, une idée de l'entrain qui régnait dans nos rangs, même aux heures les plus solennelles.

Pour l'attaque, chaque soldat devait avoir le fourniment qui suit: son casque d'acier, deux grenades à mains dans les poches supérieures de sa tunique, des fusées éclairantes et du bengale pour les signaux aux aviateurs, dans les poches inférieures; 120 cartouches dans ses cartouchières et 100 autres dans des bandoulières de coton; deux sacs pour construire des parapets; tout son nécessaire de toilette, des biscuits, deux boîtes de "singe", comme disaient les Poilus, ou de bully-beef, comme nous disions en français des tranchées, etc., dans son sac de côté; et dans le sac qu'il porte sur le dos: un bonnet de laine, une chaufferette, des bas, que nous fournissait le gouvernement et quelquefois nos amis du Canada, les membres du chapitre "Courcelette" (ceux-là, on se les arrachait) une toile de caoutchouc, pour se coucher ou s'envelopper en cas de pluie. Notre pioupiou avait aussi à porter son masque à gaz, deux gourdes pleines d'eau, un outil de tranchée, du fil de fer barbelé, son fusil, sa baïonnette—dont il savait se servir, prenez-en ma parole—et souvent un pique et une pelle.

Et, ici, laissez-moi vous raconter une anecdote: pour distribuer ces piques et ces pelles, on fait défiler les hommes à la file indienne. Les outils sont placés en rang: quatre pelles, puis un pique. Les hommes aiment toujours mieux tomber sur une pelle, qui est moins lourde et moins embarrassante qu'un pique. Or, un jour, un de nos plus joyeux soldats, se trouva à être le cinquième de la file et il tomba sur l'outil impopulaire: "Pique atout", dit-il, "pelle demandée", et il ramassa son pique. Son officier trouva le mot bon, il saisit une pelle et la remit à ce brave, à qui ses souvenirs de cartes avaient rendu service.

Tous les hommes portent cet équipement pour l'attaque, les spécialistes, comme les mitrailleurs, les signaleurs doivent souvent porter, *en plus*, les mitrailleuses, les magasins remplis de cartouches, le fil pour les communications téléphoniques, et, enfin, les pigeons voyageurs. Un pioupiou, renommé pour ses bonnes réparties, disait en contemplant, pour la première fois, tout ce fourniment: "On me prend sûrement pour une mule, moi, on ne me prend pas pour un soldat".

Tout cela pèse bien une centaine de livres. Et lorsqu'on vous racontera encore des charges terribles à la baïonnette, où les hommes enfilèrent dix boches à la minute, vous n'aurez qu'à vous rappeler la liste que je viens de vous donner pour prendre ces histoires... avec un grain de sel, dirait M. Potvin.

\* \* \*

Un mot maintenant du premier hiver que le 22<sup>ème</sup> passa dans les Flandres. Nous occupions le secteur près du mont Kemmel, autour duquel se sont livrées de sanglantes batailles, dans les dernières phases du grand conflit. Nous étions dans l'eau jusqu'à la ceinture. Il fallait remplacer les pelotons toutes les vingt-quatre heures, pour empêcher nos soldats de mourir de froid. Les bombardements étaient rares et nos hommes disaient, malgré leurs souffrances: "c'est une belle guerre". Cela ne pouvait durer et, quelques semaines après, nous entrions dans la fournaise à Ypres, Zillebeke et Mont Sorrel. C'est là que nous eûmes nos premières lourdes pertes. La première partie de la campagne des Flandres avait été monotone. Nous creusions des tranchées et nous remplissions des sacs de terre pour faire des parapets, ce qui faisait dire à nos soldats que nous étions en train "*de mettre la Belgique en poches*".

C'est à Zillebeke—pardonnez-moi de vous parler de mes souvenirs personnels—que j'eus le grand bonheur d'être blessé pour la première fois. Car, c'était un grand bonheur d'être blessé, dans les moments tragiques, et les camarades, en voyant partir un blessé sur un brancard, ne manquaient jamais de dire: "Le chanceux, il s'en va en Angleterre". Cette chance on ne la goûtait pas longtemps, car après quelques jours d'hôpital, la nostalgie nous prenait. On n'avait pas hâte de revenir au pays, mais de retourner au front auprès de ceux qu'on y avait laissés avec regret.

A la fin de l'été de 1916, notre bataillon était appelé sur un autre théâtre et c'est quelques semaines plus tard, le 15 septembre 1916, qu'avait lieu la fameuse bataille de Courcellette, qui a illustré à jamais le nom du 22<sup>ème</sup>. Notre bataillon perdit là, quelques-uns de ses meilleurs officiers et soldats. C'est aussi là qu'on employa pour la première fois les chars d'assaut et les "tanks" "*Crème de Menthe*" et "*Cordon Rouge*" eurent l'honneur de suivre nos gars à l'attaque.

De la Somme, le 22<sup>ème</sup> se rendit au Pas-de-Calais, dans le secteur de Calonne, en face de Liévin, petite ville minière, tout près de Lens. Ce fut encore quelques jours de *belle guerre*. Des gamins de Bully-Grenay nous apportaient tous les matins les journaux de Paris. Après ce repos, nous étions dirigés vers Neuville-S.-Vaast, pour nous préparer à l'attaque de Vimy. On sait le succès des Canadiens dans cette offensive. Notre bataillon avait un rôle de second plan dans cette affaire. Nous étions chargés du nettoyage, c'est-à-dire que



nous avons la tâche toujours désagréable de "finir" les Boches qui offraient encore de la résistance ou qui tiraient dans le dos de nos troupes victorieuses.

Et nous voilà à l'attaque de la côte 70.

\* \* \*

Le but de cette attaque était de forcer l'ennemi à évacuer la ville de Lens en capturant la colline 70 et les tranchées environnantes. Le 25<sup>ème</sup> d'Halifax devait attaquer sur notre droite et, à notre gauche, nous avons le cinquième bataillon.

Voici quelle était la disposition de notre bataillon au moment de l'attaque et l'objectif qu'il avait à prendre.

La compagnie "A", que je commandais et la compagnie "B", commandée par le major John H. Roy, attaquaient en première vague. La compagnie "D", commandée par le capitaine Paul Emile Côté, mort au champ d'honneur, était en support et la compagnie "C", commandée par le capitaine W. Morgan, était en réserve. Le lieutenant-colonel Tremblay, commandait le bataillon avec le major Georges P. Vanier, comme adjudant.

Le 22<sup>ème</sup> avait comme objectif une tranchée boche, la tranchée "Cata-pulte", qui s'étendait dans une direction nord-est à sud-ouest et qui traversait les corons (habitations de mineurs) de la cité S.-Emile, dans ce qu'on peut appeler la banlieue de Lens. Le travail était difficile, car les Boches avaient des nids de mitrailleuses cachés dans un grand nombre de maisons de la ville, qui ne cessèrent de tirer que lorsque les hommes du 22<sup>ème</sup> purent les combattre corps à corps.

Les officiers suivants prirent part à l'attaque :

Etat-major :—Lieut-colonel Tremblay, commandant.

Major G. Vanier, adjudant.

Capitaine Georges LaMothe, officier éclairer.

Lieutenant Jean Lafontaine.

Capitaine Bourgeault.

Cie A. Major Henri Chassé.

Capitaine R. de St-Victor

Lieutenant DesTroisMaisons.

Lieutenant Leclerc.

Cie B. Major John Roy

Lieutenant Henri DeVarenes.

Lieutenant Roger Huot.

Lieutenant C.-E. Gatién.

Cie C. Capitaine Morgan.

Lieutenant Guay.

Lieutenant Gérard Garneau.

Lieutenant Paul Bauset.

Cie D. Capitaine P.-E. Côté.

Lieutenant DeCoriolis.

Lieutenant Normandin.

Lieutenant Migneault.

Le 22ième avait terminé ses préparatifs pour cette attaque à la ferme Marquelles. Nous avions quitté la ferme—située à six milles environ de la ligne de feu—la veille au soir, par une pluie battante et qui devait durer jusqu'à trois heures du matin. Nous traversâmes Bully-Grenay. La population, apprenant que nous allions attaquer l'ennemi, nous fit une ovation magnifique. Nos hommes étaient pleins d'entrain et s'en allaient en chantant. Aux acclamations des Français de Bully-Grenay se mêlaient les chansons de Chez-Nous.

—“Vivent les Canadiens”, criaient les bons paysans. . . .

—“Vive la Canadienne”, entonnait un de nos pioupious, “Vive la Canadienne et ses jolis yeux doux. . . .

—“Et ses jo-o-lis yeux doux”, répétaient ses camarades.

Des femmes, des enfants interrompaient parfois un de nos meilleurs chanteurs en l'embrassant. Spectacle charmant et magnifique de voir la vieille France acclamant la jeune France, qui s'en allait mourir pour elle.

Je viens de vous parler des enfants français. Laissez-moi vous dire comme nous étions émus de voir un jour de petits écoliers, à Baillleulval, chanter (en dansant) des couplets qui ressemblent aux nôtres, pendant que des obus passaient au-dessus de leur école et allaient détruire le village voisin.

Dans le même village, je rencontrai un jour que les canons allemands tonnaient avec fracas, une fillette de sept ans qui jouait avec une poupée amputée d'un bras et d'une jambe:

—“Ils ne te font pas peur à toi, les sales boches, avec leurs obus”, lui demandai-je.

—“Oh, moi, monsieur”, dit-elle, “tu sais, j'suis habituée. . . .”

\* \* \*

Après Bully, nous traversâmes les Brebis, Calonne pour arriver à Liévin, où nous devons prendre les boyaux de communications conduisant à la première ligne de feu. Il pleuvait toujours.

Nous arrivions à cet endroit quand je sentis une forte odeur de moutarde: “Allons, vite les masques”, dis-je au sergent-major de ma compagnie, “les Boches nous servent de la moutarde après dîner”. C'est la figure couverte de notre masque que nous arrivâmes en face de l'ennemi. Mon ami, le capitaine Georges LaMothe, de Québec, nous y attendait avec ses éclaireurs et, en un clin d'œil, nous indiqua nos positions, en avant de notre tranchée.



Il était alors minuit et demi. Il pleuvait toujours. Nous étions trempés jusqu'aux os, mais toujours de belle humeur.

Les autres compagnies arrivèrent l'une après l'autre pendant la nuit. Nous avions installé les quartiers-généraux de notre compagnie dans un trou d'obus, nous étions assis sur les bords du trou et les pieds nous trempaient dans l'eau qui montait petit à petit dans le fond de ce petit lac improvisé.

Nous avions placé nos hommes exactement comme on nous l'avait ordonné et nous attendions patiemment. A 2 h. 30 nous recevions enfin l'ordre d'attaquer à 4 h. 45. Il nous restait deux heures et quart à attendre. Les Allemands, à quelques centaines de verges de nous, paraissaient nerveux. Ils lançaient de temps en temps des fusées éclairantes. Nous ne pouvions pas bouger. Défense de parler, de fumer, pour ne pas éveiller l'attention de l'ennemi.

A 4 h. 45, exactement, nos canons commencèrent à cracher la mitraille sur les tranchées boches. Nos hommes, comme mûs par un ressort, furent debout et commencèrent à avancer tranquillement, dirigés par leurs officiers qui marchaient en avant, dans une demi-obscurité.

Le spectacle était grandiose. Le bruit des canons était tel qu'il fallait se parler très fort et à l'oreille; les mitrailleuses balayaient la plaine et leur bruit ressemblait à celui du bois qui crépite dans un foyer ardent.

Au loin, le barrage de l'artillerie et les fusées de toutes couleurs—signes de détresse de l'ennemi—illuminaient le firmament. Lens semblait en feu et on voyait les fantassins boches s'enfuir en déroute des "corons", des petites habitations des mineurs où ils s'étaient embusqués, et qui coulaient sous la mitraille.

Ce décor tragique était illuminé davantage par le feu liquide lancé par des obus de nos batteries.

Nous marchions toujours, suivant de près le barrage d'artillerie; cette vague d'assaut ressemblait à une mer montante.

Nos hommes étaient radieux, l'un d'eux sortit des rangs, me tapa sur l'épaule et me cria: "Hein, major, pensez-vous que c'est beau"!

Nous arrivâmes enfin aux premières tranchées allemandes. Tous ceux qui y restaient et qui opposèrent de la résistance furent tués à la baïonnette dans le combat. J'avais le plaisir d'avoir à ma gauche le major John Roy, commandant de la compagnie B.

Des boches, barricadés dans une petite maison, tirèrent sur nous et un de mes lieutenants fut gravement blessé. En quelques instants nous avions cerné la maison et, après une courte lutte, certains que nous ne laissons personne pour nous tirer dans le dos, nous continuâmes notre avance et nous arrivâmes à notre objectif, la tranchée "Catapulte". Nous étions en plein jour.

Deux fusées blanches furent lancées—signal indiquant que nous avions atteint notre objectif. Nous rétablîmes nos communications avec nos flancs, et, comme le téléphone n'était pas encore installé, ce sont des aviateurs qui appor-

tèrent aux quartiers-généraux la nouvelle de notre succès. Nos pertes étaient relativement légères, nous avions fait plus de 150 prisonniers et la bataille n'en était qu'à sa première phase. Nos ambulanciers arrivaient alors, pansaient nos blessés, les déposaient délicatement sur des brancards et le long cortège des civiliers commençait à s'acheminer vers l'arrière.

\* \* \*

Il serait peut-être intéressant d'expliquer comment nous informions nos aviateurs. Nous reconnaissons nos avions d'information d'abord par deux larges lignes noires sur leur fuselage; ils s'approchaient de nous, en volant très bas et, là, soit en se servant d'une corne d'auto ou de fusées, ils nous demandaient: "Qui êtes-vous?" Nos signaleurs répondaient avec leurs signaux "22ième". Nouvelle question: "Où êtes-vous?" Alors sur l'ordre d'un officier seulement, chaque homme allumait une petite fusée de bengale qu'il portait dans la poche de sa tunique, et la plaçait au fond de la tranchée pour qu'elle ne fût visible que d'en haut et invisible pour l'ennemi. L'aviateur, en voyant ce sillon de petites lumières rouges, en faisait un tracé sur sa carte et volait aux quartiers-généraux annoncer que le 22ième bataillon était rendu à tel endroit. Ce procédé, très ingénieux n'est-ce pas, a rendu d'énormes services.

Comment ne pas rappeler ici tout ce que nous devons à ce corps très distingué de l'aviation auquel notre ville a fourni quelques-uns de ses meilleurs officiers: le lieutenant Pierre Hamel, le lieutenant François Belley, le lieutenant Doucet et quelques autres, qui sont morts glorieusement pour la patrie et dont nous conserverons pieusement le souvenir.

Pour renseigner les quartiers-généraux, nous nous servions quelquefois aussi des pigeons-voyageurs. Les pigeons, à qui on ne donnait rien à manger quand on avait besoin de leurs services, nous accompagnaient dans l'attaque, nous leur attachions nos messages à la patte gauche et ils revenaient invariablement aux quartiers-généraux. Fait remarquable, les pigeons, quand on les lâchait, volaient vers les tranchées ennemies et, après une pause, ils revenaient vers nous. La choucroute allemande ne disait rien à ces petits oiseaux.

\* \* \*

Parmi les prisonniers que nous avons capturés, pendant l'attaque de la côte 70, il y avait des officiers. J'en interrogeai un. Il ajusta son monocle et me déclara: "Nous avons fait des pertes sérieuses, nous ne nous attendions pas à votre attaque, car nous étions pour attaquer demain".

C'était peut-être vrai, car l'ennemi se ressaisit, trouva des renforts et nous contre-attaqua. Nos nouvelles positions furent bombardées et la situation



commença à être critique pour nous car les obus pleuvaient drus sur nos tranchées. En moins d'une heure de bombardement, tous les sous-officiers de ma compagnie furent mis hors de combat.

Nous apprenions en même temps la mort héroïque des lieutenants de Varennes, Huot et Gatien, tués en défendant les positions qu'ils avaient conquises. Après avoir passé deux jours dans cet enfer, nous allions relever le 26ième qui qu'il avait sauté par dessus nous et était allé prendre des positions plus en avant.

Nous passâmes six jours dans la tranchée "Nuns' Alley", et, pendant ces six jours, les Boches nous contre-attaquèrent avec fureur. Grâce à la tenacité admirable de nos hommes, à leur bravoure et à leur courage, nous ne perdîmes pas un pouce de terrain pendant ces six longs jours de lutte. Et pourtant nous étions mal protégés, un flan de ma compagnie était sans voisin, exposé à toute éventualité, le 5ième bataillon ayant été bloqué dans son attaque. Nous avions donc des boches en avant et en arrière.

A cause de l'intensité du bombardement, le service de ravitaillement fut difficile. Enfin, au bout de huit jours nous étions relevés et nous partions en autobus pour Petit-Servins, où nous goûtions un peu de repos.

\* \* \*

J'ai tenu, mesdames et messieurs, à vous parler un peu en détail de cette offensive de la côte 70 pour vous montrer, après vous avoir expliqué les préparatifs d'une attaque, comment elle s'exécutait.

J'ai déjà été un peu long, mais je voudrais bien vous dire encore quelques mots de deux opérations intéressantes, à laquelle nous avons eu l'honneur de prendre part: *Passchendaele* et *Cambrai*.

Les troupes britanniques ayant obtenu quelque succès en Belgique et les Français ayant subi un échec sur l'Aisne, on décida d'exploiter le premier succès, et, à la demande de notre vaillant commandant en chef, le lieutenant général Sir Arthur Currie, les Canadiens furent dirigés vers la Belgique qu'ils n'avaient pas revue depuis plusieurs mois.

Nous devions attaquer de nouveau en France, à Sallaumines, et le 22ième comptait bien encore débarrasser la terre française de quelques sales boches.

Cette attaque fut contremandée. Nous nous rendîmes à Borre, près d'Hazebrouck, et puis en Belgique, à Potidge, d'où nous devions partir pour nous rendre en première ligne. Je ne crois pas qu'il y ait eu d'opération organisée sur un terrain aussi épouvantable. Le 22ième ne devait pas attaquer à cet endroit. Nous n'avions qu'à relever un bataillon et à conserver ses positions. On nous avait ordonné de placer notre flanc droit près de l'église de Passchendaele. Or, il n'y en avait même plus de village lorsqu'après une nuit de marche dans la boue, nous arrivâmes à Passchendaele. Cette marche, je vous assure, fut la plus

pénible de toutes nos aventures. Nous devons d'abord suivre un petit trottoir de tranchées, large de trois pieds, sur une distance de plus de six milles pour nous rendre à la ligne de réserve. Ce trottoir était réperé par les batteries allemandes. Il fallait tâcher de le suivre, bien qu'à certains endroits il fut partiellement démoli, car mettre le pied à côté, c'était risquer de mourir enlisé dans la boue. Hélas! plusieurs de nos camarades connurent cette fin horrible.

Jamais les officiers, qui battent la marche, n'eurent pareilles difficultés. Enfin nous arrivâmes à ce qui avait été un jour le village de Passchendaele. L'ennemi, croyant qu'il pouvait encore rester un mur debout, continuait à bombarder. Nous passâmes vingt-quatre heures dans cet enfer, puis nous fûmes relevés et renvoyés en support sur les hauteurs d'Abraham, près d'Ypres. Par suite d'un malentendu, un de mes pelotons ne fut pas relevé et je dus passer douze heures de plus, en première ligne. Le retour fut aussi pénible. Nous revînmes à l'arrière, marchant dans la boue jusqu'à la ceinture et sous le feu d'un bombardement qui ne ralentissait jamais.

Vraiment, les grognards de Napoléon, qui,

“ pour leur toux n'ayant pas de jujube,

“ prenaient des bains de pied d'un jour dans le Danube ”

les bons grognards d'il y a cent ans, ne devaient pas être plus malheureux que nous.

Arrivés en arrière, nous commençons par aller enterrer des morts et, enfin, nous disions encore au revoir à la Belgique, “Olive Oil”, comme disaient les Tommies anglais, et nous retournions en France.

\* \* \*

Nos bons amis les Anglais ont fait des progrès extraordinaires pendant la guerre, au point de vue de leur connaissance du français. Il y a un mot, dont ils ont abusé, c'est le mot “Compris”.

Un Tommy voulait-il expliquer à un bon paysan qu'il aimait la France et qu'il adorait les Françaises, il lui racontait cela en un jargon mêlé de beaucoup d'anglais et de très peu de français et il ajoutait: “Compree?”

—“Si, si”, répondait le bonhomme. Et l'Anglais croyait vraiment avoir été compris.

Les Français leur rendaient d'ailleurs la pareille. Voulez-vous savoir l'anglais tel qu'on le parle dans certains villages que nous avons visités? Une française voulait se débarrasser de quelques Tommies qui s'attardaient après l'heure réglementaire dans son estaminet. Elle leur tint à peu près ce langage:

“Eight o'clock. Compris, huit heures? Estaminet fermé. Bébé beaucoup malade. Compris?” Cette histoire du bébé malade était seulement pour essayer de les attendre.



Un mineur voulait raconter à un de nos officiers l'explosion de grisou dans une mine. Il lui disait: "Compris, gaz? Compris, mine? Compris, trou?"

— "Mais causez moi donc en français, je comprends le français", lui dit notre camarade.

— "Je vous demande pardon", répondit le mineur, "mais nous sommes tellement habitués à parler l'anglais".

Beaucoup de Tommies, il faut ajouter, ont appris le français pendant la guerre. Evidemment, ils n'étaient pas très forts quand il s'agissait du genre: le mot femme était masculin: "Ton femme est bien"... et le mot homme était féminin. Leur confusion des genres était telle qu'en parlant du "mess" des officiers, il disait la "mess", tandis que les "impériaux" catholiques, quand ils nous parlaient de leurs devoirs du dimanche, ne manquaient jamais de nous dire: "Je vais au messe". Et c'est ce qui nous a procuré l'anecdote que voici:

Un jour, un officier anglais entre chez une épicière et lui dit: "*Madam, volez-vo me donner une boîte de sardines, un pain, des olives, du saucisson et une bonne bouteille de vin...* C'est pour la "mess".

— "Pour la messe?" fit la bonne femme, étonnée.

— "Mais, oui, pour la "mess", dit l'officier.

— "Pour la messe", répéta l'épicière, indignée, "*quelle drôle de religion ils ont, ces Anglais!*"

\* \* \*

Après quelques semaines passées dans le secteur de Vimy, nous déménagions de nouveau. Les Allemands déclanchèrent leur offensive du mois de mars 1918, l'armée de Gough retraits et les Canadiens furent de ceux qu'on appela pour prêter main forte à cette armée. Notre division fut la première rendue. Ce furent des jours sombres. Jusqu'au mois d'août, il fallut tenir des positions dangereuses. Il fallut accomplir plusieurs coups de main. J'eus le regret d'être blessé pour la seconde fois et grièvement, à Boileux-S.-Marc et c'est pendant mon absence qu'eurent lieu les batailles d'Arras et d'Amiens. On sait la belle conduite du 22ième dans cette phase de la guerre.

A Chérisy, notre bataillon perdit la plupart de ses hommes et tous ses officiers furent mis hors de combat à l'exception de notre médecin, le Capitaine Albéric Marin. C'est là que nous perdimes des braves comme Brillant, un de nos grands héros, Veilleux, Lemieux, c'est là aussi que des anciens comme le colonel Dubuc, le major Vanier, le major J.-P. Archambault, le major Gustave Routier, et le major Roy furent grièvement blessés.

Des renforts arrivèrent d'Angleterre et on se prépara à rentrer de nouveau dans la fournaise. La prise de la ligne Drocourt-Quéant, et d'une partie de la ligne Hindenburg, les engagements d'Inchy-en-Artois, de Mœuvres, du Bois de Bourlon nous conduisirent, étape par étape, jusqu'à la victoire de Cambrai.

Un mot de cette remarquable opération : la 5<sup>ième</sup> brigade, organisée par le général Landry, et qui fut successivement commandée par les généraux Watson, MacDonal et Ross, était commandée alors par le général Tremblay, et se distinguait de façon remarquable.

C'était la guerre en rase campagne. Le 25<sup>ième</sup> et le 26<sup>ième</sup> attaquaient en première ligne, le 22<sup>ième</sup>, que j'avais le très grand honneur de commander, suivait en support. Nous avions le canal de S.-Quentin à traverser. Il fallait s'assurer des ponts, car le canal, large d'une cinquantaine de pieds, était très profond. Les Boches furent pris par surprise et en voyant nos patrouilles qui traversaient les ponts pour préparer le passage de nos troupes, se trompèrent et prirent nos hommes pour des Allemands.

Notre bataillon était parti de Tilloy vers deux heures du matin, et, à quatre heures, nous franchissions les ponts d'Aire et de Morenchies pour déboucher dans le village d'Escaudœuvres, banlieue de Cambrai. Dans les rues en ruines, il y avait des centaines de cadavres de boches tués par nos canons. La nuit était très noire, à tel point que nous devions marcher à l'aide de nos compas prismatiques. A 7 heures du matin, nous établissions les quartiers du 22<sup>ième</sup> dans le château de l'Alouette, à Escaudœuvres.

Nous attendions les rapports de nos compagnies pendant que le cuisinier préparait à la hâte un petit déjeuner.

Je fis le tour du château et je demandai en passant à notre "cuistot" : "Ça va, le feu" ?

— "Oui, monsieur, je vous dis que ça chauffe", me répondit-il, "j'ai trouvé des bons gros livres et ça flambe".

Je m'approchai. Le malheureux ! Il était en train de brûler la collection Larousse. Je lui enlevai ce qui en restait et ordonnai qu'on reportât ces livres à la bibliothèque.

Les Allemands, qui nous avaient précédés dans ce château, avaient été moins scrupuleux. Tous les portraits de famille, des tableaux de grande valeur, avaient été sabotés. On avait coupé le nez, crevé les yeux à ces portraits comme si les Boches avaient eu peur que les ancêtres de ce château-français fussent témoins de leurs forfaits.

Dans un salon, je remarquai un portrait à l'huile de Sadi Carnot, un ancien président de la République. Les Allemands lui avaient enlevé, d'un coup de couteau, la légion d'honneur que l'artiste lui avait mise à sa boutonnière. Tous les meubles étaient sabotés, les tapisseries massacrées à coups de baïonnette. On n'avait pas volé l'argenterie du château : le Kronprinz, à qui les Français flanquaient une tripotée sur le Chemin des Dames, avait sans doute oublié de passer par là.

\* \* \*

La période qui suivit fut toute de succès, et se termina par la signature de



l'armistice. Après un repos de quelques jours, nous entreprenions notre marche vers le Rhin. Et le vendredi, 13 décembre—écoutez, ceux qui sont superstitieux—le vendredi, 13 décembre, 1918, nous traversions triomphalement le Rhin, au son de la musique du 22<sup>ième</sup> bataillon, qui jouait "O Canada".

Nous entrâmes dans Bonn et nos pioupious demandaient aux Boches, honneux, qui les regardaient défilér: "Nach Paris". "Est-ce la route pour Paris?" Nous marchions vers Berlin.

\* \* \*

Mesdames et messieurs, je vous demandais au commencement de cette causerie la permission d'évoquer d'abord le souvenir de nos morts glorieux. Je veux qu'ils aient aussi ma dernière pensée et la vôtre. Ces héros, je voudrais prononcer tous leurs noms, je voudrais vous dire leur fin admirable et la générosité avec laquelle ils ont donné leur vie pour la patrie. Comme j'eusse été heureux de ne vous parler, ce soir, que de ces chers disparus, de mon bon ami Beaubien, le premier officier québécois mort au champ d'honneur, de Bauset, de Roy, de Lefebvre, de Brosseau, de Varennes, de Sylvestre, de Binet, de tous les autres. Ne les pleurons pas, nous leur devons la victoire et ils sont entrés dans l'immortalité.

Il en est deux, cependant, pour qui je garde mon dernier hommage, ce sont nos deux grands héros, le lieutenant Brillant et le sergent Keable, qui, par leur bravoure presque surhumaine, ont mérité la plus belle décoration de l'armée anglaise, la Croix Victoria. Il n'y a pas eu, dans cette guerre, de plus braves soldats.

Laissez-moi vous rappeler brièvement leurs magnifiques faits d'armes:

*Brillant*, blessé trois fois dans la même journée, refusa d'écouter les conseils de ses soldats qui le suppliaient de retourner en arrière et de leur laisser achever tout seuls la besogne qu'il avait si bien commencée, et il eut encore le courage, avec une jambe qui ne pouvait plus le supporter, de charger un canon boche et de tuer, de sa propre main, les artilleurs ennemis qui entouraient la pièce.

*Keable*, les deux jambes coupées, resta accroché à sa mitrailleuse, extermina quelques-uns des Allemands qui marchaient sur nos positions. Epuisé, au bout de son sang, il se jeta devant sa tranchée, comme s'il eut voulu en boucher l'entrée, avec son corps mutilé, de héros.

\* \* \*

Voulez-vous me permettre de vous dire que je crois qu'il y a un moyen pratique d'honorer tous nos héros de la grande guerre? D'autres l'ont dit avant moi, mais on ne le dira jamais assez: aidons de toutes nos forces les soldats, qui

ont défendu la patrie pendant ces longues années, à se créer un avenir et à continuer de servir leur pays, chez nous, aussi bien qu'ils l'ont servi sur les champs de bataille.

Mesdames et messieurs, je vous remercie de m'avoir écouté pendant si longtemps. Ma première causerie est finie et je crois bien que ce sera ma dernière. Je suis confus de ma première capitulation, je vous le répète, car il semble que j'ai été plus long que la grande guerre, dont je ne vous ai donné pourtant que de petits souvenirs.





**LE COIN DES PEINTRES****Edmond LeMoine**

Edmond LeMoine est né à Québec. Il est le fils de feu Monsieur le notaire Edouard LeMoine et de Dame Victoria Buies, la sœur du regretté Monsieur Arthur Buies. D'un caractère plutôt timide et d'une gentilhommérie parfaite, toujours accueillante, la personnalité de M. LeMoine est toute entière dans ses œuvres. En effet, le coloris de ses tableaux n'offre pas de teintes éclatantes, mais ils présentent des couleurs douces qui ne manquent pas de vérité et surtout de charmes. Son dessin est généralement correct. La simplicité, l'exactitude, la décence, des pensées justes et l'expression convenable dans les sujets qu'il traite, voilà en quelques mots les principales qualités qui caractérisent les tableaux de ce peintre.

Monsieur LeMoine fit ses débuts dans la peinture à l'atelier de Charles Huot. Pendant quatre ans, il travailla sous la direction de ce maître dans l'art de peindre. Il fit des progrès rapides, et en 1898, il partait pour un tour d'Europe. Le jeune peintre se rendit d'abord en Belgique, le pays de Rubens, de Van Dyck, et de Téniers, etc., qui illustrèrent l'Ecole flamande. Il entra d'abord à l'Académie Royale des Beaux Arts, à Anvers, et pendant deux ans il suivit des cours de dessin et de peinture. De là, il passa à l'Institut Supérieur de la même Académie, à l'atelier de Julian de Vriendt, où il décrocha un premier prix pour une étude faite d'après un modèle vivant.

De retour à Québec, M. LeMoine a fait un grand nombre de portraits et de tableaux de genre, la plupart inspirés de la vie si belle, si noble et si reconfortante de la campagne canadienne. L'intérieur de nos maisons d'habitant lui a souvent servi de modèle, et nous devons dire qu'il a bien saisi le caractère paisible de nos



**UN "FOYER CANADIEN"**

Tableau de M. Ed. Lemoine. Intérieur d'une vieille maison d'habitant, l'une des plus anciennes de Beauport, près de Québec



paysans, la noblesse de leurs sentiments, comme la franchise de leur cœur et la simplicité de leur foi robuste et persévérante.

La gravure qui accompagne la présente notice en est la preuve: quel calme dans cette demeure de cultivateur et quelle simplicité dans la composition du tableau! Tout l'intérêt dans cette toile converge sur le fumeur qu'on aperçoit au premier plan dans la lumière d'une fenêtre. La figure de l'habitant est dessinée très correctement. La pose est naturelle et facile. L'intérieur de ce foyer est riant et animé. Le peintre a su mettre de la noblesse dans un sujet pourtant si simple.

Au mur est une Madone qui atteste la piété du cultivateur canadien. A gauche est la cheminée légendaire des anciennes maisons canadiennes. Quelle plus douce chose qu'une cheminée haute et profonde, telle qu'en possédaient nos pères dans nos grosses maisons d'habitant, bâties en cailloux ronds ou en pierres des champs, noyées dans le mortier. La tête de ces cheminées était double et elles avaient bien dix bons pieds de largeur, en comptant l'espace pour le bois de chauffage. On n'avait pas alors les tuyaux à l'eau chaude ou à la vapeur qui ont bien leurs commodités, mais qui n'ont pas les charmes de la poésie de l'âtre pétillant, de la bûche d'érable qui bourdonne, des braises ardentes qu'on attise, des flammes qui lèchent les parois de pierre et des étincelles qui voltigent pour s'évanouir ensuite comme des étoiles filantes.

Le large foyer qu'on a sous les yeux a dû voir souvent la famille réunie autour du vieillard qui jouit aujourd'hui d'un repos bien mérité, après avoir établi tous ses enfants. C'est là que ceux-ci ont goûté, dans leur jeunesse, les plus pures joies de la famille, et comme ils ont raison de dire pour désigner la maison du père, le sanctuaire du lieu natal: *le foyer paternel*.

Un connaisseur a dit qu'il faut deux choses pour porter un bon jugement, soit en peinture, soit en sculpture: "connaître d'abord l'objet imité, en second lieu connaître si l'imitation est fidèle". En jetant un coup-d'œil sur la présente reproduction, le lecteur pourra juger lui-même de la valeur de l'œuvre de M. LeMoine. En effet,

comme dit Paul Gauthier, "on peut évaluer la valeur artistique " et la beauté d'un tableau au plus ou moins de perfection avec " lequel il traduit l'émotion esthétique qu'il a pour objet de révéler". Or, les tableaux de M. LeMoine, suivant l'expression d'un visiteur à la récente exposition de tableaux à Québec, disent quelque chose au cœur et à l'âme. Nous avons dit que M. Édmond LeMoine avait bon nombre de tableaux à son acquis. Nous aimons à signaler en passant quelques bonnes toiles où il a traité avec succès des sujets religieux. C'est ainsi que l'Eglise de Ste-Flavie de Rimouski possède deux de ses tableaux. En ce moment, il travaille deux grandes peintures destinées à l'église de Saint-Pierre-de-Sorel.

M. LeMoine est depuis quelques années professeur de dessin et de peinture à l'Ecole des Arts de Québec. C'est un studieux. Une visite à son atelier suffit pour se convaincre que l'étude et le travail sont ses fidèles et ses meilleurs amis. Son studio est un véritable musée qui fait connaître les talents de LeMoine bien mieux que nous pouvons le faire en ce moment.

HORMISDAS MAGNAN





## LE PROCHAIN RECENSEMENT

C'est au mois de juin 1921 que le gouvernement du Canada fera procéder à un recensement général de la population, de l'agriculture, de l'industrie, du commerce, bref, de tout ce qui peut s'exprimer en chiffres et dont les manifestations se produisent par intermittance ou régulièrement, et qui ont une répercussion plus ou moins sensible sur notre vie sociale ou économique. (1)

Est-il trop tôt pour parler de ce recensement? Et est-il opportun d'attirer l'attention publique sur une question qui n'est pas du ressort provincial?

Non seulement il n'est pas trop tôt pour aborder ce sujet, mais nous sommes en retard, puisque l'on s'en préoccupe déjà activement dans certains milieux. Preuve: les estimations relatives à la population, dans chaque province du Canada, qui ont paru dans la presse, il y a quelques semaines à peine.

---

(1) Depuis 1831, un recensement général a été fait tous les dix ans, au Canada, à l'exception, toutefois, de celui de 1844, retardé de trois ans à la suite des troubles de 1837-38 et de l'organisation d'une nouvelle forme de gouvernement: l'union des deux Canadas. A des intervalles irréguliers, des dénombremens avaient été entrepris dans le pays, sous le régime français comme sous le régime anglais. Le premier remonte à 1666, dans Québec, et à 1605, à Port-Royal, en Acadie. Ces enquêtes furent reprises à diverses époques, plus ou moins rapprochées les unes des autres. L'"Annuaire Statistique de la province de Québec", au chapitre de la POPULATION, donne, chaque année, quelques extraits de ces recensements.

Bien que la Bible fasse mention de plusieurs recensements, il ne semble pas que cette coutume ait été maintenue de façon systématique au cours de l'ère chrétienne, jusqu'à la fin du 17<sup>e</sup> siècle. L'honneur d'avoir institué un recensement, au sens moderne du mot, revient à la Nouvelle-France, puisque les premiers dénombremens de certains royaumes allemands ne furent entrepris qu'au commencement du 18<sup>e</sup> siècle, pendant que les premiers recensements enregistrés en France et en Angleterre datent des premières années d'Aux États-Unis, pas de recensement avant 1790. Donc, au vieux Québec (jadis la Nouvelle-France) revient l'honneur d'avoir institué ce que l'on considère aujourd'hui l'un des principaux moyens de gouvernement dans les pays civilisés.

Bien que les provinces ne soient pas directement intéressées dans l'organisation de ce dénombrement, il n'en est pas moins vrai que c'est là un inventaire de la plus haute importance pour chacune d'elles, et en particulier pour nous, de Québec, qui formons un groupe ethnique distinct dans l'agglomération canadienne.

Lors de la Confédération, en 1867, il fut stipulé que la population de la province de Québec servirait de base pour déterminer le coefficient de représentation des diverses provinces à la Chambre des Communes,—Québec devant toujours conserver le même nombre de députés, soit 65.

Or, il est une province dont nous avons toujours suivi avec intérêt les progrès numériques, parce qu'elle nous avoisine et que, d'autre part, sa population, en majorité de langue anglaise, se rapproche quelque peu, par le nombre, de la nôtre. Nous voulons parler d'Ontario. Voici, à ce sujet, quelques chiffres qui nous font voir la progression de la population respective des deux provinces-sœurs, depuis le premier recensement qui suivit la Confédération: (1)

Années	Québec	Ontario
1871.....	1,191,516.....	1,620,851
1881.....	1,359,027.....	1,926,922
1891.....	1,488,535.....	2,114,321
1901.....	1,648,898.....	2,182,947
1911.....	2,003,232.....	2,523,274

Rapprochons maintenant l'augmentation qui s'est produite, d'une période décennale à l'autre, entre les deux provinces, depuis quarante ans:

---

(1) L'Annuaire du Canada, 1912, deuxième série, p. 3, tableaux 2 et 3.



Années	Québec	Ontario
De 1871 à 1881.....	167,511.....	306,071
De 1881 à 1891.....	129,508.....	187,399
De 1891 à 1901.....	160,363.....	68,626
De 1901 à 1911.....	354,334.....	340,327
Total.....	811,716	902,423

Nous, de la province de Québec, malgré un taux de natalité considérable, (1) nous avons perdu du terrain, vis-à-vis la population d'Ontario, durant ces quarante ans. En effet, au lendemain du recensement de 1871, Ontario comptait 429,275 âmes de plus que nous, tandis qu'en 1911, elle en avait 520,042. C'est l'émigration *en masse* des Canadiens français aux Etats-Unis, pendant plus d'un quart de siècle, qui est cause de cet accroissement peu accentué des nôtres, dans la province, jusqu'à 1890 (2). De même que c'est l'immigration britannique, dans Ontario, qui explique l'expansion de sa population, dans une très vaste mesure.

(1) Voici les taux de natalité les plus récemment rendus publics dans les provinces du Canada:

Québec.....	35.7	par 1,000 habitants
Ontario.....	22.6	“ “ “
Nouvelle-Ecosse.....	24.3	“ “ “
Manitoba.....	30.1	“ “ “
Colombie-Anglaise.....	24.8	“ “ “
Alberta.....	26.8	“ “ “
Saskatchewan.....	22.8	“ “ “
Ile-du-Prince-Edouard.....	17.6	“ “ “
Nouveau-Brunswick.....		

En France, ce taux est de 10.4, en Angleterre et pays de Galles, de 17.8, et aux Etats-Unis, de 27.7

(2) SULTE.—(1882) Le mouvement d'émigration vers les Etats-Unis commença à prendre des proportions sérieuses en 1830, alors que les nouvelles lois protégeant les manufactures nationales imprimaient déjà aux industries de nos voisins une activité et un développement qui appelaient les bras à l'étranger. Nos jeunes gens s'y précipitaient en foule.

RAMEAU.—En 1844, la population française du Bas-Canada était de 524,307 âmes, ayant augmenté de 144,000 âmes depuis 1831. Si l'on tient compte de 40,000 âmes parties durant ces treize années pour les Etats-Unis et le Nord-Ouest, on arrive au chiffre de 184,000 âmes d'augmentation, soit 3.20 par cent par année.

Suivant l'acte fédératif, la province de Québec, en 1868, fut représentée aux Communes par 65 députés et Ontario par 82. Après le recensement de 1871, la population d'Ontario, ayant plus sensiblement augmenté que celle de Québec, accrut sa députation fédérale de six députés, soit 88. Dix ans après, elle ajoutait encore quatre représentants chargés de surveiller ses intérêts au parlement d'Ottawa, ce qui veut dire que sa population avait encore augmenté plus rapidement que la nôtre, en nombre absolu.

Le recensement de 1901 renversa les rôles et Ontario perdit six députés après la redistribution des collèges électoraux: de 92, ils tombèrent à 86. Nouvelle brèche dans le bloc ontarien en 1911, où l'on vit quatre représentants du peuple disparaître, parce que

HAMON, R.P., S.J.—(1891) L'émigration canadienne dans les Etats de l'Est remonte à peine à quelque vingt-cinq ans. Les troubles politiques de 1837 avaient bien, il est vrai, jeté un certain nombre de Canadiens sur les bords du lac Champlain, dans les montagnes du Vermont et le nord de l'Etat de New-York, mais ces groupes avaient peu de consistance...

L'émigration en masse commença seulement après la guerre civile de 1860. L'industrie prit alors dans les Etats de l'Est un essor prodigieux. Partout, l'on se mit à construire des manufactures, et les Canadiens vinrent en grand nombre y demander du travail....

Plus loin, le même auteur ajoute: "...400,000 cultivateurs canadiens sont devenus ouvriers dans les fabriques de l'Est". (E.-U.) Ceci était écrit en 1891.

BELISLE, A.—Il serait difficile de préciser l'époque où commença régulièrement le mouvement d'émigration de la province de Québec aux Etats-Unis. Cependant, on peut retracer le mouvement migratoire en remontant vers 1820. Mais, naturellement, à cette époque, le nombre d'émigrants était fort restreint....

Les troubles de 1837-38 furent cause qu'un nombre considérable de familles traversèrent la frontière et se fixèrent dans le nord du Vermont et de l'Etat de New-York....

Le nombre des voyageurs augmenta graduellement jusqu'au début de la guerre de Sécession, en 1861....

C'est réellement de cette époque que date le commencement de la dépopulation des belles campagnes de la province de Québec au bénéfice de la Nouvelle-Angleterre.

DESROSIERS et FOURNET.—(1911) L'émigration des Canadiens français dans les Etats-Unis de l'Est commença au lendemain du traité de Paris.... La guerre civile de 1837 détermina un autre exode composé des "patriotes" qui s'étaient compromis dans les troubles ou que les discours laudatifs de la liberté des Etats-Unis avaient gagnés.... Ils s'ajoutèrent à leurs compatriotes qui avaient été assez nombreux pour fournir plus de 40,000 soldats, aux armées du Nord.... De 1875 à 1890, le nombre des Canadiens émigrés tripla.



l'émigration hors du Québec s'était ralentie et que l'immigration dans Ontario était devenue moins considérable, grâce à l'attrait exercé par les terres de l'Ouest canadien, sur les colons venus d'outre-mer.

Donc, la trajectoire suivie par la représentation d'Ontario, à la Chambre des Communes, atteint son zénith de 1881 à 1891, avec 92 députés. Vingt ans après, elle était retombée à son altitude de 1867, soit 82.

Le recensement de 1921 nous dira de combien devra s'éclaircir le bataillon des mandataires ontariens à la Chambre des Communes. Mais, en attendant, il n'est pas défendu, croyons-nous, de pronostiquer, en se basant toutefois sur des données officielles.

N'a-t-on pas vu, tout dernièrement, paraître dans toute la presse du pays une estimation de la population des provinces, en 1919, d'après des calculs fournis par le Bureau fédéral de la Statistique? Ces évaluations, basées sur l'augmentation proportionnelle qui s'était produite, dans chaque province du Canada, de 1901 à 1911, ne tenaient aucun compte des événements qui se sont déroulés depuis 1911, plus particulièrement des pertes subies pendant la guerre et de l'arrêt presque complet de toute immigration, depuis 1914. (1)

(1) Plusieurs journaux, entre autres, "The Toronto Mail and Empire", "The Gazette", "The Quebec Chronicle", "The Quebec Telegraph", "La Presse", "Le Soleil" et "l'Événement" ont commenté ces chiffres, mais pas un seul ne semble y ajouter foi. Bien plus, quelques-uns les déclarent absurdes et dénués de fondement. Un journal d'Ontario admet que cette province perdra au moins dix sièges à la Chambre des Communes lors du remaniement général de la carte électorale qui suivra le recensement décennal de 1921. De son côté, le "Soleil" de Québec faisait les commentaires suivants, à ce propos:

"N'est-ce pas tout de même désolant de voir une grande, riche et prospère province comme l'Ontario en être réduite à compter sur l'immigration pour pouvoir augmenter sa population aussi rapidement qu'une province qui, elle, ne compte que sur le patriotisme de ses femmes et sur la puissance des berceaux?"

"Quel dommage que le pourcentage de notre mortalité infantile soit si considérable!"

"Si les autorités pouvaient s'entendre pour lancer une grande campagne d'éducation comme celle qui fut entreprise au sujet de la tempérance il y a quelques années!"

"Quels résultats magnifiques n'obtiendrions-nous pas facilement et rapidement!"

Pour simplifier l'étude, rappelons les chiffres des estimations des seules provinces de Québec et d'Ontario, en les comparant à ceux des populations recensées en 1911:

	1911	1919	Période de 8 ans
Provinces	Recensement	Estimation	Accroissement
Québec.....	2,002,232	2,326,528	324,296
Ontario.....	2,523,274	2,820,909	297,635

D'après ces calculs, plus que problématiques, Ontario aurait encore un excédant de population de 494,381 sur celle de Québec, bien que l'on concède que notre accroissement ait été plus considérable que le sien pendant cette période de huit ans.

Certains journaux d'Ontario s'en consolent en disant: "La population de Québec se multiplie plus rapidement que celle d'Ontario, il est vrai, mais l'immigration saura bientôt corriger chez nous ce désavantage passager". C'est compter plus sur l'ombre que sur la proie...

Mais il y a des chiffres officiels présentés par les provinces de Québec et d'Ontario relativement à leur population respective. Ce sont les données fournies, chaque année, dans les *Statistiques municipales* dont les probabilités sont plus dignes de foi que les estimations à vue de nez du fédéral.

Que rapportent ces chiffres depuis le recensement de 1911? Québec ne peut les donner pour les années antérieures à 1914, parce qu'alors son *Bureau des Statistiques* n'existait pas, mais voyons pour les années qui s'étendent de 1914 à 1918 inclusivement, dans chacune des deux provinces-sœurs, quel a été l'accroissement de la population: (1)

---

(1) "Statistiques Municipales" pour l'année 1918 (Québec), page XXII. "Municipal Statistics", 1918 (Ontario), page 1, pour les populations des années 1916, 1917, 1918 et les volumes des deux années précédentes, pour les populations des années 1914 et 1915.



Années	Québec	Ontario
1914.....	2,258,867.....	2,538,865
1915.....	2,295,037.....	2,578,320
1916.....	2,305,754.....	2,580,252
1917.....	2,380,042.....	2,560,453
1918.....	2,432,251.....	2,578,177

Dans l'espace de cinq ans, de 1914 à 1918, la population d'Ontario—dont tant de fils ont trouvé une mort glorieuse sur les champs de bataille en France et dans les Flandres, et dont un grand nombre d'autres sont allés travailler aux usines américaines d'obus et de munitions de guerre—s'est à peine accrue de 39,312 âmes, pendant que celle de Québec a fait un gain de 173,184, ce qui donne à celle-ci un surplus de 133,772 âmes, en tenant compte des deux augmentations pendant cinq ans seulement.

Mais il y a un autre facteur qui contribue énormément à faire croître plus rapidement la population de Québec que celle d'Ontario: c'est l'excédent des naissances sur les décès.

En effet, si l'on consulte le dernier rapport du Régistrare général d'Ontario, (1) l'on voit que la moyenne annuelle, pour les dix dernières années, de l'excédent de la population est de 1 pour 100, tandis que, dans Québec, cet excédent est près du double, soit 1.9 pour cent. (2)

Puis, pendant que la province de Québec enrégistrait, en 1917, un excédent de 42,506 âmes, Ontario n'en comptait que 29,382, ce qui donnait à Québec un avantage de 13, 124 pendant une seule année. (3)

(1) Report relating to the registration of Births, Marriages and Deaths in the Province of Ontario for the year ending 31st December 1918, pages 13 and 17.

(2) Annuaire Statistique de la province de Québec de l'année 1919, p. 77.

(3) L'épidémie de la grippe espagnole ayant décimé anormalement les populations de ces deux provinces en 1918, il valait mieux remonter à 1917 pour établir une comparaison équitable et pouvant servir de critérium.

Voilà quelques raisons qui nous induisent à prendre avec un grain de sel les données communiquées à la presse relativement à la population actuelle des provinces du Canada; données fournies par les estimateurs du Bureau fédéral de la Statistique, sans tenir compte des événements qui ont influencé l'accroissement de la population de 1911 à 1919, et qui ne s'étaient pas présentés de 1901 à 1911.

D'après les *Statistiques municipales* des deux provinces-sœurs, Ontario n'avait plus qu'une avance d'environ 150,000 âmes sur la population de Québec, en 1918.

Vraisemblablement, la population d'Ontario ne comptera pas 100,000 âmes de plus que celle de Québec, lors du prochain recensement, au mois de juin 1921. Comme le coefficient de représentation à établir par la province de Québec sera d'environ 38,500 à 39,000, il s'ensuit que la province voisine n'aura que deux ou trois députés de plus aux Communes que Québec. Suivant que le décrète le pacte de la Confédération, Québec aurait encore ses 65 députés et Ontario 67 ou 68, au lieu de 82, nombre qui la représente aux Communes depuis la redistribution des collèges électoraux, en 1914.

Voilà quelques chiffres qui nous font voir toute l'importance d'un recensement bien fait et de quels avantages il peut être, s'il est exécuté honnêtement et sans omissions ou falsifications. Que de légendes on a créées sur notre compte, parce que les recensements nous mettaient dans une mauvaise posture! De combien d'accusations d'ignorance ne nous a-t-on pas abreuvés, parce que l'on avait trouvé chez nous des enfants illettrés de 5 à 7 ans!...

Ont bien tort ceux qui prétendent que nous ne devons pas nous occuper du recensement. C'est le seul moyen exact que nous avons de mesurer les progrès accomplis, tous les dix ans. Québec a tout intérêt à faire bonne figure à côté des autres provinces, mais encore faut-il que ses habitants se donnent la peine de fournir des renseignements complets et bien contrôlés.

Instinctivement, depuis le temps de Bigot, nos populations sont réticentes vis-à-vis les inquisiteurs officiels. Et les événements



de 1918, après les engagements formels antérieurs, n'ont pas peu contribué à ancrer cette répulsion dans leur esprit. Qu'on se rappelle bien cette vérité: c'est que plus nous serons nombreux et riches, plus le reste de la population du Canada nous respectera et nous estimera. Donc, pas de cachette pour le recenseur. C'est à notre avantage, puisque, à tout comparer, nous avons fait des progrès considérables, depuis 1911, et qu'il importe de les mesurer de façon précise et de les afficher publiquement.

G.-E. MARQUIS

Québec, février 1920.





## SIMPLE MOT

A ceux qui doutent de la profondeur du désastre qui nous désolerait si venait un jour à se réaliser le rêve de ces bons petits apôtres de l'intellectualité qui prêchent pour nous l'évangile de la littérature exotique, je conseille la lecture, jusqu'au bout, d'une funambulesque élucubration publiée dans le *Soleil* du 9 mars, intitulée: "Lettre ouverte à M. Damase Potvin" et signée Lionel A. Vachon. Impossible de rêver grimoire plus apocalyptique, radoterie plus platement amphigourique.

Malgré des efforts sincères de bonne volonté, j'ai pu comprendre seulement que l'auteur nous avertissait qu'il savait "quelques langues", mais, du diable de laquelle de ces "quelques langues" s'est-il servi pour son épistulette; est-ce du copte, du berbère, du nabatéen? A moins que ce soit simplement de l'Iroquois.

Quoiqu'il en soit, ce Mosieur Vachon trouvera juste que j'attende bientôt une traduction française de son article avant que je dise ce que je pense de lui comme meunier ou comme portefaix, ou encore comme... "estimateur".

## LES JOURNAUX

Nous sommes de ceux qui aimons aussi régulièrement que possible à parcourir, chaque semaine, nos journaux hebdomadaires des districts ruraux et à suivre en même temps que leur bon travail leurs développements. Nous y découvrons toujours quelque chose d'intéressant; et c'est ainsi que nous apprenons à connaître plus intimement nos campagnes; nous vivons à la fois dans ces dernières et à la ville. Les "journaux de la campagne", comme on les appelle dédaigneusement souvent, sont trop ignorés; on peut souvent y lire des articles remarquables, aux points de vue du fond et de la forme; des articles que nous aurions pu lire dans nos grands journaux quotidiens des villes, si l'espace qu'ils consacrent, entre leurs nombreuses colonnes d'annonces de toute nature,



n'était pas en grande partie employé pour des nouvelles dites à sensation qui constituent la "viande creuse" de notre alimentation intellectuelle.

C'est pourquoi il nous fait plaisir de passer en revue quelques-uns de nos meilleurs "journaux de la campagne", dirions-nous, mais avec beaucoup moins de dédain que les autres.

A notre sens l'un des journaux de la campagne les mieux faits, les mieux rédigés, bien que souvent un peu trop violent—mais c'est affaire de tempérament—est le *Progrès du Golfe*, de Rimouski. Nous lisons très souvent dans ce journal des articles qui ne dépareraient pas nos grands journaux de ville les plus littéraires et même des revues. On donne la place aussi dans ce journal, à la nouvelle locale bien rédigée et intéressante, ce qui est, à notre sens, la clé du succès du journal local. Il y a évidemment des plumes autorisées au *Progrès du Golfe*.

Si, dans notre revue, nous remontons vers Québec, nous devrions nous arrêter à la Rivière-du-Loup; mais, hélas! depuis quelques semaines, la Rivière-du-Loup qui possédait deux journaux, n'en a plus un seul. Pour des causes différentes, le *Saint-Laurent* et l'*Action Canadienne* sont subitement disparus. Le *Saint-Laurent* aurait succombé, le 8 janvier dernier, après s'être débattu dans les affres d'un procès retentissant, mais pas assez pour que les échos en soient parvenus jusqu'à nous. Le *Saint-Laurent* était libéral et il était reconnu, depuis plus de douze ans, comme l'organe politique de M. C.-A. Gauvreau, M.P., qui le dirigeait et y écrivait assidu ment de violents articles.(1) L'*Action Canadienne* est disparue au déclin de la dernière année, alors que depuis quelques semaines, elle avait été placée sous une nouvelle direction qui y mettait assurément plus de vigueur. Jusqu'au mois de septembre dernier, l'*Action Canadienne* était franchement conservatrice. C'était un gage de bien peu de succès. En toute justice, nous devons dire qu'elle a publié des articles politiques d'une bonne tenue et surtout marqués au coin d'une sincérité que prouvait amplement leur seule publication.

Et tout de go, nous arrivons dans la Beauce, où l'on voit marcher de succès en succès—succès incontestablement mérités—l'*Eclaireur*, de notre ami J. Ed. Fortin, avocat, membre de la Société des Arts, Sciences et Lettres, qui publie très souvent des articles d'une tenue littéraire parfaite et qui font parfois autorité. C'est un organe dévoué à toute la population de la Beauce. L'*Eclaireur* a une page féminine des mieux faites et des plus joliment rédigées.

Et nous voici à Montmagny où règne le *Peuple* de notre ami le notaire Jos. C. Hébert, aussi membre de la Société des Arts, Sciences et Lettres de Québec.

(1) Depuis que ces notes ont été écrites, le *Saint-Laurent*, après quelques semaines d'absence, est reparu, et nous nous en réjouissons comme, de même, toute la population de la Rivière-du-Loup.

Le *Peuple* est assurément le journal local le plus considérable. Au point de vue de la nouvelle locale, du "courrier des paroisses", il est le roi. Il compte maintes colonnes de "reproductions" choisies qui fournissent matière à lire pour de longs jours à ses nombreux lecteurs. Il publie aussi des articles éditoriaux sur les questions actuelles très bien faits et documentés.

De Trois-Rivières, nous recevons le *Bien Public* dont le rédacteur est M. Joseph Barnard. Le *Bien Public* nous semble nationaliste à tout crin; et ce n'est assurément pas un défaut. Nous lisons généralement dans le *Bien Public* une "Revue de la semaine" remarquablement bien rédigée et qui est signée de M. Jos. Barnard. Le *Bien Public* est un journal à principes solides et à nouvelles variées et sérieuses. Il s'occupe beaucoup des choses municipales de Trois-Rivières, ce qui n'est pas, sans doute, pour satisfaire un certain ministre du gouvernement provincial qui est en même temps maire de Trois-Rivières. Mais l'on ne peut pas contenter tout le monde, son père et.. son maire.

Faisons un écart de près de 125 milles vers le nord et nous arrivons à Roberval où nous trouvons le *Colon*—le bien nommé—si nous connaissons cette belle région de colonisation qu'est le Lac Saint-Jean. Depuis quelques mois, le *Colon* a pris une nouvelle direction; en des articles vigoureux, il favorise surtout le côté agricole et de colonisation du Lac Saint-Jean. Il donne plus d'attention à la nouvelle locale. Ce sont de bons gages des succès que nous lui souhaitons et qu'il n'aura pas de peine à atteindre.

Si nous nous dirigeons maintenant vers Montréal, nous rencontrons sur notre route:

L'*Union des Cantons de l'Est*, d'Arthabaska, l'un des vétérans des journaux locaux, bien fait, bien rédigé, contenant des articles superbes sur l'économie sociale et politique et, surtout, sur la politique libérale à laquelle il est franchement et sincèrement dévoué. L'*Union des Cantons de l'Est* est l'organe de l'hon. M. J. E. Perrault, le distingué ministre de la Colonisation;

Le *Canadien*, de Thetford Mines, qui a fait, depuis quelque temps, des progrès remarquables grâce à l'intelligente direction de M. Camille Duguay, un Benjamin dans le journalisme qui y publie des articles bien faits, soignés, marqués au coin du plus ardent patriotisme; M. Duguay est en train de devenir aussi bon journaliste qu'il est réputé fort baryton; et ce n'est pas peu dire;

L'*Etoile du Nord*, de Joliette; rédigée avec grand soin; mettant ses lecteurs au courant de toutes les questions actuelles, sociales, politiques et autres;

Le *Courrier de Saint-Hyacinthe*; très vigoureux, et qui publie d'excellents articles de M. Armand Boisseau, le sympathique député de St-Hyacinthe à l'Assemblée Législative, et de M. L. J. Gauthier, très renseigné sur la politique internationale aussi bien que fédérale;



La *Tribune*, de Saint-Hyacinthe; très bien rédigée, dévouée surtout aux questions d'économie politique et sociale. La *Tribune* a publié sur ce sujet des articles qui sont de véritables études.

Dans cette revue succincte de nos journaux locaux de la campagne, nous ne parlons, naturellement, que de ceux que nous connaissons; disons, ceux que nous recevons au TERROIR. Il y en a bien d'autres que nous voudrions connaître et faire connaître dans notre désir d'être utile à la cause patriotique qu'ils défendent tous et qui est celle d'aider aux développements de notre province française.

## A TRAVERS LES REVUES

Sous le titre de "Québec entre en lice", l'*Action Française* publie ce qui suit au sujet de la Société des Arts, Sciences et Lettres dont le TERROIR est l'organe.

"Cette urgente nécessité—celle de faire valoir les droits de la langue française—une jeune et vaillante société de Québec, la Société des Arts, Sciences et Lettres, l'a comprise". Et l'excellente revue de Montréal reproduit à ce sujet, les passages d'un discours que prononçait, lors de la première des conférences publiques de la Société des Arts, Sciences et Lettres, M. Onésime Gagnon, président de cette société, annonçant que notre société venait de fonder un comité de quelques membres qui devra étudier par quels moyens nous pourrions faire respecter à Québec ou ailleurs les droits du français.

Nous remercions sincèrement l'*Action Française* de sa bonne note à notre égard.

---

Dans le dernier numéro du *Canada-Français*, à signaler un remarquable article historique de l'hon. Ths Chapais sur le "Comité des Griefs de 1828", et une belle lettre de France de M. François Veillot. Nous avons aussi remarqué que le *Canada-Français* qui s'est fait, depuis sa fondation une spécialité de signaler, en langage laudatif, les ouvrages remarquables publiés à Paris, mentionne, dans le même langage, deux ouvrages du Canada français: *Les Petites Choses de notre histoire* de Pierre-Georges Roy, et *l'Obscure Souffrance*, de Laure Conan.

---

A mentionner, dans le dernier fascicule de l'excellente *Revue Canadienne*, un bel article de l'hon. Athanase David, Secrétaire Provincial, sur la "Mentalité Canadienne", aussi une revue très élaborée de l'année 1919, au point de vue canadien, par l'abbé Elie-J. Auclair, directeur de cette revue.

Il nous fait plaisir de rappeler que l'*Enseignement Primaire* est entré récemment, dans sa quarante-et-unième année d'existence. C'est un heureux anniversaire auquel, sans doute, a été sensible tout le personnel enseignant de notre province dont l'*Enseignement Primaire* est l'organe.

Cette excellente revue pédagogique que dirigé avec tant de zèle, de dévouement et de compétence, M. C.-J. Magnan, notre collègue de la Société des Arts, Sciences et Lettres, devient de plus en plus indispensable dans le monde de l'enseignement. Nous félicitons sa direction pour l'heureux anniversaire que nous signalons.

---

Deux numéros de la *Revue Nationale* nous sont déjà parvenus. Dans le premier, son directeur annonçait qu'il voulait la faire "belle, attrayante, amusante et instructive". Franchement, il n'a pas manqué son coup. Les deux numéros déjà parus sont dignes en tous points de la belle œuvre patriotique que poursuit la Société Saint-Jean-Baptiste de Montréal et dont la nouvelle revue est l'organe. Outre que la *Revue Nationale* abonde en articles bien faits aux sujets neufs et intéressants, elle est illustrée à profusion de dessins et de gravures qui en rendent l'apparence encore plus agréable.

Assurément, la nouvelle *Revue Nationale* ne nous fera pas regretter l'ancienne, celle qu'il y a deux ans remplaçait le *Petit Canadien* et dont l'apparence et la toilette évidemment ne parlaient pas haut en faveur de notre art typographique.

---

Nous aimons à sincèrement remercié le *Croisé* pour les bonnes paroles qu'il adresse au TERROIR dans son numéro de février et mars.

"Nous avons également"; dit-il "à Québec, notre revue artistique, littéraire et sincèrement patriote, d'un caractère nettement "national", dans le TERROIR, organe mensuel de la Société des Arts, des Sciences et des Lettres. Depuis une couple d'années déjà qu'il s'est mis à la tâche, le TERROIR a publié maintes choses littéraires, artistiques, scientifiques, dignes de la plus sympathique attention. Sa livraison géminée de novembre-décembre 1919 nous apportait encore une masse d'excellentes lectures "du terroir", variées et toutes fort intéressantes. Le TERROIR mérite, incontestablement, d'être encouragé et patronné par tous les patriotes, surtout en notre région de Québec. Le TERROIR publie 48 pages par mois, fort gentiment illustrées, et ne coûte aussi qu'une piastre (\$1.00) par année. Pour l'abonnement, s'adresser comme suit: Le TERROIR, 25, rue Aberdeen, Québec."

Nous voilà décidément, en fort mauvaise posture pour faire des compliments au *Croisé*; on ne nous croira pas sincère. Faisons face tout de même



aux mauvaises langues et disons que le *Croisé*, organe du Ralliement Catholique et Français en Amérique, est une petite feuille de combat de premier ordre, courageuse et sincère, et dont la lecture fait du bien, aux âmes et aux cœurs. Ceux qui se dévouent, très humblement, à cette œuvre, méritent de l'Eglise et de la Patrie.

---

Il nous fait peine de continuer à ignorer, parmi les revues agricoles de notre province, l'excellente *Basse-Cour*, revue mensuelle consacrée à l'élevage des volailles et autres animaux de basse-cours, publiée à Québec à l'Imprimerie Nationale, 317 rue S.-Joseph, Québec, et qui vient de commencer sa deuxième année d'existence.

Tous ceux qui s'intéressent aujourd'hui à l'aviculture, et ils sont de plus en plus nombreux, doivent être abonnés de la *Basse-Cour* qui publie des articles remarquablement bien faits sur cette industrie éminemment rémunératrice.

---

Dans le dernier fascicule du *Bulletin des Recherches Historiques*, M. Pierre-Georges Roy publie la monographie de la famille Rouer de Villeray et nous avons remarqué avec intérêt le texte du contrat de mariage du premier ancêtre de Sir Wilfrid Laurier, "François Cottineau dit Champlaurie", marié le 24 août 1676 à Magdeleine Millots.

---

Je tiens à réparer un oubli et je ne crois pas être trop en retard. Il y a quelque temps, une paisible, humble mais toute intéressante petite revue de Québec entraînait dans la 46e année de son existence. Ah! la bonne petite vieille qui s'appelle d'un nom masculin le *Naturaliste Canadien*. Cette unique revue de sciences naturelles chez nous, eut comme fondateur, on le sait, en 1868, l'abbé Provancher. M. le chanoine V. A. Huard en prit la direction en 1892. Le *Naturaliste Canadien* arrive donc très prochainement à ses noces d'or que tous les savants du pays célébreront, sans doute, très brillamment.

A l'occasion du dernier anniversaire de sa revue, son directeur annonce la réjouissante nouvelle que le premier ministre de la province a rétabli l'octroi que cette publication s'était vu retrancher, il y a près de vingt-cinq ans. Comme résultat, le *Naturaliste* paraît maintenant à 24 pages.

Nous aimons à féliciter et le gouvernement provincial et l'heureux directeur du *Naturaliste*.

Le numéro de février de la *Revue Moderne* nous est arrivé dans une toilette de plus en plus artistique et distinguée. Ce magazine accomplit le tour de force de nous donner le plaisir des yeux avec celui de l'esprit, et nous l'en félicitons hautement. Nous constatons que ce numéro est encore supérieur sous tous les rapports à ceux qui l'ont précédé, et nous congratulons chaleureusement la Directrice, Madeleine, de nous présenter tour à tour ses plus brillants collaborateurs, et d'encadrer leurs articles par de splendides illustrations.

Nous aimons à signaler dans ce numéro de la *Revue Moderne* un joli conte de chez-nous, les Cadors par M. Jules Tremblay, un excellent article sur Laurier par Madeleine, une bonne chronique sur les livres et revues et une foule d'autres choses très intéressantes.

## COURS D'HISTOIRE DU CANADA

Tout le monde s'est réjoui de l'apparition de la première série des *Cours d'histoire du Canada* que l'hon. M. Ths Chapais s'est décidé à publier, à la suite des instances pressantes de ceux qui, depuis quatre ans, ont suivi les cours qu'il donnait dans la salle de l'Université Laval. La publication d'un ouvrage historique de M. Chapais est toujours un évènement intéressant. On sait les succès énormes d'estime et de librairie de *Jean Talon* et du *Marquis de Montcalm*; ces deux livres, quelques années seulement après leur publication, étaient devenus introuvables et, aujourd'hui, les bouquinistes paient à son poids d'or un *Jean Talon*. Les *Cours d'histoire du Canada* auront eu le même succès. Un mois à peine après leur publication, l'éditeur, — J.-P. Garneau, libraire, 47 rue Buade, Québec — se voit obligé de préparer une deuxième édition du volume.

Par ce nouvel ouvrage, l'hon. M. Chapais a confirmé sa juste renommée d'historien intègre et consciencieux. Ces cours sont abondamment documentés et c'est avec une maîtrise sans égale, à l'aide de textes et de documents les plus sûrs qu'il a rendu d'une clarté éblouissante cette période complexe et assez mystérieuse de notre histoire politique qui s'étend de 1760 à 1791. C'est comme la représentation d'un drame historique du plus passionnant intérêt. Les figures y sont évoquées avec une vérité saisissante et l'on voit agir les personnages comme en pleine réalité; du mystère qui les cachait à nos yeux surgissent dans une grande clarté les évènements et les faits de ce passé déjà assez lointain. Mettre les choses au point, apporter les preuves et les documents nécessaires, projeter la lumière nécessaire au jugement impartial dans cette longue série de situations complexes était une tâche que seul M. Chapais pouvait parfaire; et il n'a pas failli à cette mission délicate et pénible. Il y a mis toute sa conscience d'honnête historien, toute l'ardeur de son patriotisme éclairé et toute la maîtrise et la pureté d'un style du plus pur classique. La série de ces cours d'histoire du Canada constituera l'un de nos plus beaux et solides monuments historiques.



Je ne saurais terminer sans citer ces remarques très justes que faisait, au sujet de M. Chapais, M. Léo Pelland, avocat, dans un bel article que publiait la *Semaine Religieuse* de Québec du 15 janvier dernier :

“ L'historien qui s'occupe de la grande histoire a besoin plus que tout autre, d'une longue préparation et d'un savoir étendu. Ces armes nécessaires et souveraines, l'auteur de *Talon* et de *Montcalm* les possède à un degré éminent qui donne à son œuvre un rayonnement de sécurité. Toute sa vie il a compulsé des textes et fouillé les arcanes de notre histoire. Et il a étudié de même l'histoire universelle, notamment celle de France, de l'Angleterre et des Etats-Unis. Vétéran du journalisme, il s'est depuis quarante ans penché par vocation sur l'événement quotidien, pour en donner un commentaire doctrinal. Homme politique et ancien ministre, il a connu les hommes et les responsabilités qu'entraîne l'exercice d'une haute autorité. Avocat et juriste, il s'est habitué de bonne heure à débrouiller le phénomène juridique, d'une importance historique capitale à une époque où nos droits les plus sacrés étaient dans la balance et où furent fixées nos destinées religieuses, nationales et politiques. Et par dessus tout, orateur et littérateur justement renommé, homme de principes, catholique et patriote ardent, M. Chapais n'avait-il pas toutes les qualités du bon historien ? ”

## LES MELANGES DE SULTE

Les cinq volumes déjà parus des intéressants et instructifs *Mélanges* de notre “chercheur national”—j'y tiens—Benjamin Sulte, ont suscité beaucoup d'intérêt et ont eu un légitime succès d'estime et de librairie. Mais ils ont aussi soulevé de la critique, ce qui doit être toujours prévu et ce qui est, du reste, naturel. Quoiqu'il en soit, il importe toujours de répondre à la critique, surtout quand elle est trop manifestement malveillante.

C'est pourquoi il nous fait plaisir—et c'est en même temps un devoir—de publier ce que nous adresse, sous sa signature, M. Gérard Malchelosse, le dévoué compilateur des œuvres multiples et éparses de Benjamin Sulte. M. Malchelosse nous écrit ce qui suit, sous le titre “Histoire et Historien”.

“ Le public, en général, a bien accueilli les *Mélanges historiques* de M. Benjamin Sulte. Les cinq premiers volumes parus jusqu'à ce jour ont piqué la curiosité d'un grand nombre de lecteurs qui s'en montrent satisfaits. Mais, comme toujours, il s'en est rencontré qui ont su apporter un peu de sel dans leur critique, tant sur le compilateur que sur l'auteur des études en question. Ce sont les gens de l'école chronologique et de la rhétorique, deux choses absolument contraires aux ambitions qu'ont formées les éditeurs de ces œuvres éparses et inédites.

“ J'ai déjà dit en plus d'une occasion que les historiens en mettent souvent

beaucoup trop dans leurs livres. En cela, ils imitent les littérateurs de la Grèce et de Rome qui, n'ayant à traiter que de légendes ou de sujets d'imagination, tâchaient de donner à leur style un charme exagéré par l'artifice du beau langage. N'a-t-on pas remarqué que les historiens grecs et romains n'ont pas recours à ce moyen artificiel? Oui. Ils sentent que l'histoire est assez intéressante par elle-même pour se passer de la parure littéraire; ils se bornent à soigner la précision du langage et aussi la concision, deux choses que la rhétorique méconnaît puisqu'elle vise à l'envolée, à l'enflure, à l'étendue des phrases et à produire un certain vague, soit poétique ou littéraire, dont on ne tire que peu ou point d'instruction. La langue travaillée, embellie par l'art, ne convient pas à l'histoire.

“L'histoire étant le plus vaste et le plus compliqué de tous les drames: romans, comédies ou légendes, tout ce que l'on demande à celui qui se charge de nous la raconter est un plan simple, clair, marchant selon l'ordre chronologique, mais non pas des rassemblements de faits que l'on va prendre de tous côtés et à des dates lointaines les unes des autres pour former des chapitres spéciaux sur la marine, les troupes, le commerce, la politique, etc. Ce dernier mode ne convient qu'aux articles de revues.

“Donc, il faut avouer que nos auteurs les plus consultés, comme Benjamin Sulte, Pierre-Georges Roy, E.-Z. Massicotte, et d'autres, ont la bonne manière d'écrire l'histoire. Quant à la politique, elle a ses modèles avec les Decelles, les Boyde, les Chapais, les David. Mais, de grâce, ne me tourmentez plus avec les “emphatiques...”

## OBSERVATIONS

M. l'abbé Azarie Couillard-Després a apporté récemment une importante contribution à l'œuvre de nos historiens en même temps qu'il a rendu justice à la mémoire d'un personnage historique qui a été fort malmené jadis.

M. l'abbé Couillard-Després vient, en effet, de mettre en plaquette une étude très intéressante qui avait déjà été publiée dans la *Revue Canadienne*. Ce sont des *Observations* sur l'“Histoire de l'Acadie Française de M. Moreau”. Cette “Histoire de l'Acadie Française”, quand elle parut à Paris, en 1873, fit beaucoup de bruit; de fait, nos historiens canadiens en firent grand cas, beaucoup trop, d'après M. l'abbé Couillard-Després, qui entreprend, dans ses *Observations*, de réfuter M. Moreau et de mettre les choses au point sur les rivalités entre Charles-Amador de La Tour et Charles de Menon d'Aulnay de Charuisay.

Dans son histoire, M. Moreau avait entrepris de venger la mémoire de d'Aulnay, mais, pour ce faire, il s'est appuyé presque exclusivement sur les écrits que d'Aulnay lui-même adressa au roi sous forme de *Mémoires*, pour plaider contre



son rival de La Tour. M. l'abbé Couillard-Després accuse M. Moreau d'avoir ajouté une foi trop aveugle à la parole de d'Aulnay, d'avoir même dépassé les textes originaux, en les complétant par des argumentations, des déductions savamment amenées, et, surtout d'avoir négligé de s'inspirer à des sources plus impartiales.

Après avoir lu l'ouvrage de M. l'abbé Couillard-Després, la figure d'Amador de La Tour nous apparaît, en effet, beaucoup plus sympathique.

## LAURIER ET SON TEMPS

C'est une belle et intéressante biographie que ce petit volume que M. Alfred D. DeCelles, conservateur de la bibliothèque fédérale, l'historien si solide que nous connaissons, vient de nous offrir du grand chef libéral, sir Wilfrid Laurier, dont le pays entier pleurerait, le 17 février courant, l'anniversaire de la mort. Cet ouvrage de M. DeCelles est digne en tous points des travaux précédents de l'auteur sur Lafontaine et sur Cartier.

L'ouvrage est en deux parties.

Avec la manière qu'on lui connaît, M. DeCelles nous parle tour à tour des débuts de Laurier, de la réforme du parti libéral, de Laurier au parlement, de Laurier chef de parti, de Laurier premier ministre, de la question scolaire, de l'impérialisme, des conférences impériales, de la guerre sud-africaine, de la création des nouvelles provinces, de la prospérité du Canada, de la défaite de Laurier en 1911, de Laurier chef d'opposition.

Dans la seconde partie du livre, on peut lire les discours prononcés sur la tombe du regretté défunt et les principaux articles des journaux canadiens et étrangers parlant de ce deuil national. Ce sont là des pages que les amis du grand disparu aimeront à relire souvent. Elles contribueront à auréoler davantage son cher souvenir.

## LE PETIT MONDE

Notre excellent ami Louis Dupire, du *Devoir*, nous a présenté, naguère, un recueil de Billets du Soir qu'il a intitulé le *Petit Monde*. Le titre dit suffisamment que l'auteur parle surtout des enfants. En effet, les seuls personnages de tout le volume sont Bébé, Toto et Nanette. C'est dire que nous passons à suivre ces intéressants personnages, avec l'auteur pour guide, de très agréables instants quand nous parcourons les pages du *Petit Monde*. Il y a là-dedans des scènes délicieuses, des bons mots qui nous réjouissent. Toto est très fort; Nanette est espiègle au possible; Bébé est un enfant terrible dans le sens de délicieux. Louis Dupire a buriné certains petits tableaux enfantins que ne désavouerait pas Jules Renaud, l'auteur inimitable de *Poil-de-Carotte*. Ces pages délicieuses

sont écrites avec infiniment d'esprit et dans un style fort agréable, d'allure tout à fait parisienne. Je suis heureux, à ce sujet, de publier un extrait d'une lettre qu'écrivait récemment le Dr Donnadieu, auteur du livre célèbre dont on a publié récemment une deuxième édition canadienne: *Pour lire en attendant Bébé*.

Le Dr Donnadieu écrivait à ce collègue de Québec qui lui avait adressé le *Petit Monde*.

"Je n'ai reçu le livre de Dupire que 15 jours après la lettre me l'annonçant; je me suis empressé de le lire et voici le résumé de mes impressions:

"Je vous remercie de m'avoir envoyé "Le Petit Monde" de Louis Dupire.

"Non prévenu de son origine, j'aurais pu croire que ce gentil petit livre venait simplement des "bords fleuris qu'arrose la Seine".

"Jamais je n'aurais pu croire qu'il avait vu le jour au milieu des "arpents de neige" jadis si généreusement cédés à l'anglais par un roy de France.

"Jules Renard et Courteline reconnaîtraient volontiers la paternité de quelques-unes de ces historiettes, tant elles sont légères, pimpantes et profondes en même temps.

"Oui, profondes d'une profonde philosophie qui s'en dégage toute seule, même quand l'auteur néglige de tirer une conclusion et une morale.

"Cette morale est parfois si haute, que pour résumer ma pensée, je vous conseille de proposer à l'auteur un sous-titre ainsi conçu:

"L'amusement des enfants,

"L'Education des Parents"

## LE FERMIER

Dans la dernière livraison du TERROIR, nous avons annoncé la publication prochaine du *Fermier*, journal qui serait l'organe des cultivateurs du comté de Portneuf et qui aurait pour fondateur, directeur et rédacteur le capitaine Ernest Cinq-Mars, ancien imprimeur du Roi. A ce sujet, nous recevons la lettre suivante qui est signée de M. Gerard Malchelosse, de Montréal. En voici le texte:

Cher monsieur Potvin,

Dans la livraison du TERROIR du mois de janvier vous parlez de "l'apparition prochaine d'un journal qui serait publié sous forme de revue et qui s'appellerait le *Fermier*". Ce titre est-il bien approprié? J'en doute, mais ceci n'est pas d'une importance capitale. Cependant, il ne faudrait pas qualifier nos cultivateurs de fermiers, à l'instar de certains journaux qui veulent nous imposer ce nom par leurs continuel entretiens sur les "Fermiers-unis".

"On sait qu'il s'est fait une opération politique dans Ontario qui a mis le gouvernement de cette province aux mains d'une organisation de cultivateurs et, en langue anglaise, on dit "United Farmers Association", ce que nos prétendus journaux instruits traduisent par le parti des fermiers unis. Or, le Canada,



encore moins la province de Québec, ne renferme presque pas de fermiers; car enfin, qu'est-ce qu'un fermier? C'est celui qui prend une terre à ferme, qui exploite un domaine, une étendue agricole, moyennant une rente payée au propriétaire ou à condition de lui abandonner une partie de la récolte. Tous nos cultivateurs sont chez eux, à leur compte, c'est-à-dire propriétaires. En Europe le régime du fermage est très répandu. La langue anglaise étant pauvre d'expressions, nos voisins ont dû par nécessité accepter le mot "farmers". La langue française, plus riche d'images et de synonymes, possède des distinctions particulières. Pourquoi ne pas employer le mot juste? Au lieu de fermiers disons donc cultivateurs.

"L'agriculteur est celui qui professe la culture générale du sol et qui la fait valoir par lui-même. L'agronome est celui qui étudie la théorie de cette science en vue d'en perfectionner la pratique. Le cultivateur s'adonne à un genre de culture spéciale, tel que le foin, l'avoine ou le blé. Le laboureur, lui, cultive la terre. Bref! si nous qualifions nos gens de fermiers, ce mot devient hors de bon sens comme "habitant" serait démodé en France; ce dernier terme a une expression purement locale: il est propre au terroir canadien en un mot. Nous ne le rencontrons nulle part ailleurs. En France on dit campagnard ou paysan.

"En 1685, le baron de LaHontan comparait notre habitant avec le paysan français et disait que l'habitant était un gentilhomme tandis que le paysan était le vulgaire homme du peuple, l'esclave de la royauté, et formant la base de l'échelle sociale. Encore à présent, malgré que le paysan se soit relevé, il est de beaucoup moins "monsieur" que l'habitant canadien par l'habillement, les coutumes, les idées et l'instruction. En voyant nos cultivateurs, nos habitants, en un mot, jamais les Français ne s'imagineraient que c'est un campagnard!

"Revenons aux fermiers. Avant donc qu'elle soit d'un emploi général, détruisons cette fausse expression et réclamons pour le mot "cultivateur".

## LES STATISTIQUES

—*L'Annuaire Statistique de la province de Québec.*—6e de la série — que le Bureau des Statistiques, dont M. G.-E. Marquis, ancien président de la Société des Arts, Sciences et Lettres, est le chef, vient de faire paraître, est un livre précieux qui gagnerait à être lu davantage. Il n'est pas d'ouvrage qui puisse mieux renseigner nos compatriotes de la province comme ceux des provinces-sœurs, sur nos progrès commerciaux, industriels et agricoles. A ce titre, on peut regretter que ce "Year Book" de Québec ne soit pas plus répandu.

Le volume débute par un abrégé chronologique de l'histoire de la Nouvelle-France. Puis ce sont des chapitres consacrés à la climatologie, à la population, à l'administration, aux terres publiques, à l'instruction, à la justice, aux établissements pénitentiaires, aux finances de la province, aux municipalités, à l'agri-

culture, aux industries laitière et forestière, aux pêcheries, aux manufactures, aux forces hydrauliques, aux routes et chemins, à la navigation, au travail organisé.

C'est en quelque sorte le résumé de toutes nos activités et l'on y trouve tout ce qui a trait à notre développement. Il est donc indispensable à tous les hommes d'affaires comme à tous les professionnels.

Ajoutons que l'ouvrage est fort bien fait, très clair, et peut servir de modèle à tous les travaux de même nature.

## VIENT DE PARAÎTRE

*Rôle de l'alimentation naturelle chez les jeunes mères*, par le Dr Aurèle Nadeau. C'est une très utile brochure publiée par l'"Eclaireur Ltée" de Beauceville et dont le texte sert de préface à la deuxième édition de *Pour lire en attendant Bébé* par le Docteur J. Donnadieu. Comme le note le Docteur Nadeau, ces considérations écrites pour un livre destiné aux jeunes mères sont également applicables à tout le monde, et, de fait, il n'y a qu'à parcourir cette brochure, pour trouver justifié cette observation. Le Dr Nadeau est considéré comme notre meilleur spécialiste dans la question primordiale de l'alimentation. Ses études font aujourd'hui autorité et l'on se trouve bien de suivre ses excellents conseils.

Devrais-je profiter de l'occasion pour annoncer que le Dr J.-G. Paradis, de Québec, publiera bientôt, lui aussi, un petit ouvrage qui intéressera au plus haut point les jeunes mères. Le Dr Paradis a scrupuleusement étudié la question de la nourriture de l'enfant et des mères.

Comme on le voit nos jeunes mères sont entourées de soins véritablement... maternels; et c'est un juste retour.

Notre vieil ami Benjamin Sulte nous adresse les quatrains suivants qu'il dédie à un critique qui lui a demandé à quoi sert l'index de ses *Mélanges* :

Les noms, les faits : emblent cachés  
 Dans les chapitres de ce livre,  
 C'est temps perdu si vous cherchez :  
 L'index est ce qu'il vous faut suivre.

Cherchant un nom dans cet écrit  
 Je ne découvre rien qui vaille,  
 Mais, à la fin, quelle trouvaille !  
 Cet index a bien de l'esprit.



M. C. J. Magnan, inspecteur général des écoles catholiques, a publié en une jolie brochure sa conférence "Un Héritage sacré" qu'il a donnée à Québec, le 29 décembre dernier, sous les auspices de la Société des Arts, Sciences et Lettres et que le TERROIR de janvier a publié en entier. Cet héritage sacré, c'est l'ensemble des lois civiles de la province de Québec qui favorisent la famille et l'entourent d'une protection telle qu'elle a pu, depuis la cession du Canada à l'Angleterre, se développer normalement, s'épanouir et se multiplier d'une façon merveilleuse sous l'égide bienfaisante de l'Eglise.

---

Nous sommes heureux d'annoncer la publication prochaine d'un nouveau volume de M. Ernest Chouinard qui a déjà publié simultanément, en l'espace de quelques mois seulement, *Sur Mer et sur Terre* et *l'Arriviste*. Le nouveau livre de M. Chouinard s'intitulera *Croquis et Marine*. M. Chouinard s'est révélé un maître dans l'esquisse de ces petits tableaux de mœurs maritimes comme ceux qui rendent si attachante la lecture de *Sur Mer et sur Terre*.

---

Nos remerciements à M. J.-A. Bourbonnière, de Montréal, pour l'envoi d'un exemplaire du *Manuel Pratique* des ingénieurs mécaniciens, chauffeurs et machinistes dont il est l'auteur. C'est bien, en effet, un manuel pratique, le but de l'auteur étant de présenter à ses collègues, les ingénieurs-mécaniciens tout ce qu'il leur est absolument nécessaire de connaître dans leur métier.

---

Dans le dernier numéro du TERROIR, nous avons publié une "Ode au Saguenay" qui a attiré l'attention d'un grand nombre de nos lecteurs et pour laquelle nous avons reçu maints compliments. Cette pièce était signée: Marcel. Nous l'avions extraite d'un tout mignon journal de collège l'*Alma Mater*, du Séminaire de Chicoutimi, et c'est par distraction que pendant la mise en page de notre dernier numéro, une petite note indiquant la provenance de cette poésie est restée de côté.

Lors de la publication de cette "Ode au Saguenay", nous étions sous l'impression que ces beaux vers classiques, pleins de souffle, exprimant des images si justes et si neuves, imprégnés de cette sérénité contemplative, étaient d'un excellent poète-saguenayen, Derfla, dont nos lecteurs avaient déjà si hautement apprécié une pièce de vers superbes "Le Lac" que publiait le TERROIR de septembre dernier. Mais, depuis, nous avons appris que l'"Ode au Saguenay" est d'un tout jeune homme, élève du séminaire de Chicoutimi qui n'en était même qu'à son premier essai poétique qui est, on l'avouera, un coup de maître.

---

# LES SPORTS DES ROIS

(suite et fin)

Comme surintendant des Pêcheries, depuis 1883, se succédèrent les messieurs suivants : M. MacKay, J. N. Proulx, Honoré Chassé, L. Z. Joncas qui mourut en 1903 et auquel succéda le surintendant actuel, M. Hector Caron, ancien député de Maskinongé.

Voilà en quelques mots l'historique de cette importante organisation qui préside à la répartition des revenus de nos plus intéressantes richesses naturelles; celles qui attirent constamment sur nous des regards d'envie non seulement des autres provinces et des Etats-Unis, mais même des pays d'Europe. Car, nos territoires de chasse et de pêche ne nous attirent-ils pas, depuis plus d'un siècle, chaque année, des milliers d'étrangers? Notre poisson et notre gibier à plumes et à poils ne jouissent-ils pas d'une réputation universelle? Nos fourrures ne sont-elles pas supérieures à celles des célèbres foires de Nidjinovgorod? Notre poisson, en particulier, notre délicieux saumon des rivières laurentiennes, et notre riche et si abondante morue du golfe, n'alimentent-ils pas les plus grands marchés de l'Amérique et nos espèces ne sont-elles pas les plus recherchées? Enfin nos pêcheries seules n'ont-elles pas une valeur de plus de \$2,000,000?

On parle du Pérou pour exprimer la richesse. Nos territoires de chasses et de pêche ne constituent-ils pas pour nous le plus riche des Pérous? De l'or circule en tapinois sous l'ombre des grands arbres de nos forêts et sur leur mousse feutrée; de l'or coule dans nos rivières, déferle avec les vagues de notre fleuve et fait briller la surface de nos lacs. Que de personnes vivent de cet or?

On compte, au plus bas chiffre, 15,000 des nôtres qui trouvent aujourd'hui de l'emploi dans l'exploitation de nos territoires de chasse et de pêche tels qu'ils sont organisés.

Un tel trésor ne devait pas être laissé en proie à la dilapidation et au braconnage; il fallait des lois pour le protéger contre les maraudeurs de l'intérieur ou du dehors. Ces lois, comme nous venons de le voir, ont été établies; elles se sont développées et améliorées, grâce aux leçons de l'expérience et de la pratique.

Jusqu'en ces derniers temps, on a sagement profité de tout pour tirer des revenus de ces ressources naturelles en même temps que pour les protéger. L'un des derniers amendements aux lois existantes a été l'établissement d'un droit régulier sur les fourrures. Or, d'après le dernier rapport, ce droit a rapporté au Trésor de la province la somme de \$48,676.92. En plus de ce nouveau revenu, cette législation, en vigueur seulement depuis un an, a eu pour effet d'améliorer considérablement la position de tous ceux qui sont intéressés au commerce des fourrures; le trappeur y trouve son compte et peut offrir le produit de sa chasse à qui il veut tout en exigeant la pleine valeur commerciale de sa marchandise; de même le marchand et l'intermédiaire, porteur d'un permis, peuvent transporter ouvertement leurs marchandises sans aucune crainte. C'est pourquoi, durant cette première année de la mise en vigueur de cette réglementation, 618 établissements et marchands de fourrures ont requis les services des garde-chasses provinciaux pour le marquage de la fourrure sujette à la royauté.

Et ces intéressantes ressources naturelles ne sont pas encore parvenues à leur complet développement; il faudra encore et toujours de nouvelles lois pour les protéger et les faire fructifier. Si nous voulons conserver ce trésor, il importe que chacun y mette du sien et que chacun manifeste de la bonne volonté dans l'observance des lois établies.